

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

10^{ME} ANNÉE, No 495 —SAMEDI, 28 OCTOBRE 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.

BUREAUX. 40. PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

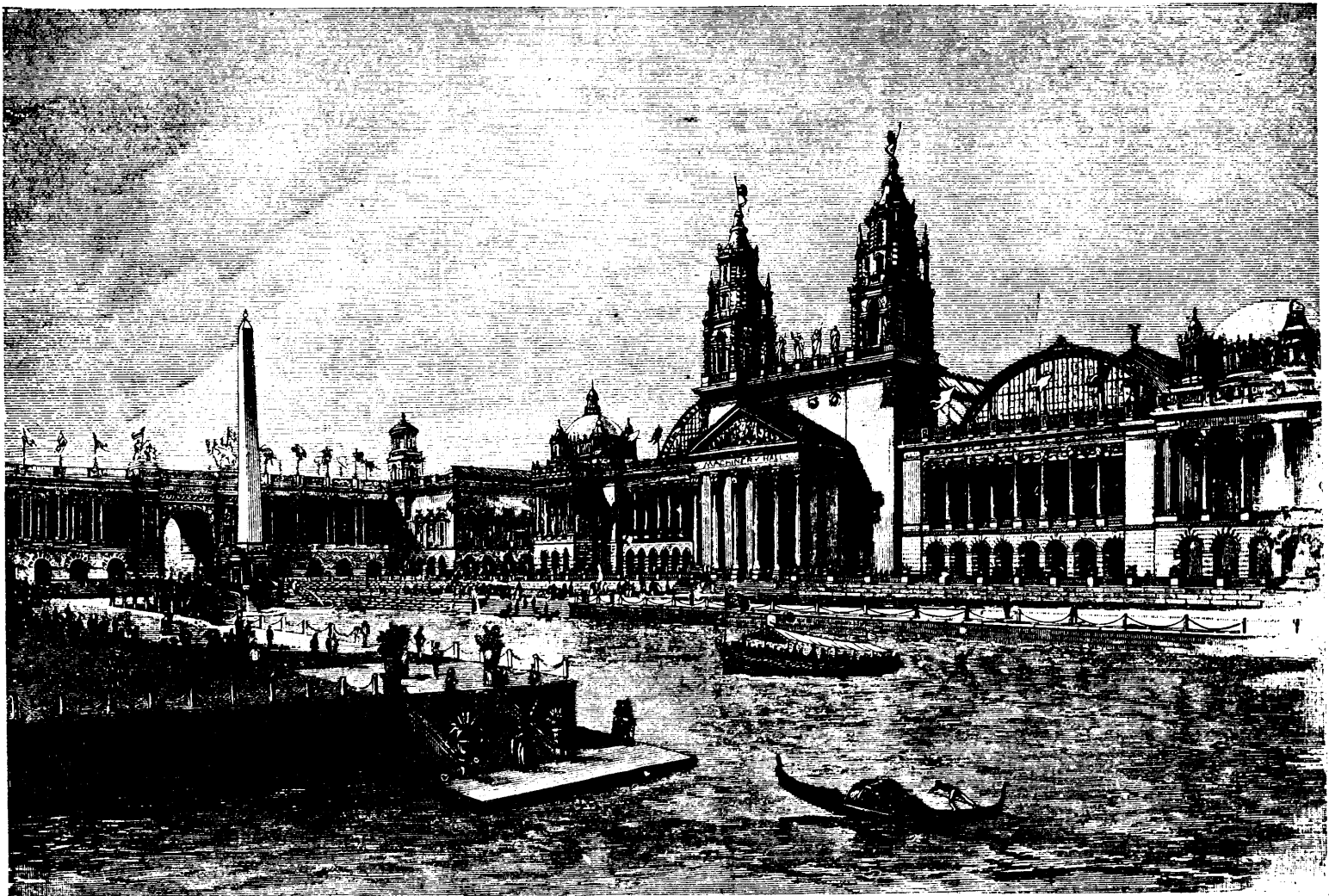
La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. EMILE ZOLA
ROMANCIER



LE VICE-AMIRAL VIGNES
PRÉFET MARITIME DE TOULON



EXPOSITION DE CHICAGO.—LE PALAIS DES MACHINES

D

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 28 OCTOBRE 1893

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Petite poste en famille, par J. St-E.—Chronique artistique, par Joseph Genest.—Poésie : Brises d'exile, par Jocelyn.—Fantaisie : A propos d'amitié, par Pedro.—M. Émile Zola, par J. G.—Pour et contre le tabac.—L'attentat de Barcelone.—Un conseil par semaine.—Prime du mois de septembre.—Nouvelle inédite : Frère Paillassa, par Ch. Valeur.—Le violon enchané.—Carnet de la cuisinière.—Nouveau feuilleton : En famille, par Hector Malot.—Notes et faits : Les traces de l'écriture ; Pour Jésus-Christ ; Une curieuse épithète ; Mesures du Canada ; Histoires des mois ; Pour vivre vieux, etc., etc., par Le Chercheur.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Feuilleton : Les mangeurs de feu.—Jeux d'esprit : Charade ; Logographe ; Problèmes d'échecs et de dames.

GRAVURES.—Portraits : M. Émile Zola ; Le vice-amiral Vignes.—Exposition de Chicago : Le palais des machines.—La dynamite en Espagne : Attentat contre le maréchal Martínez Campos.—Beaux-Arts : Distribution de croix aux peintres et sculpteurs, par Napoléon Ier.—Gravures de feuilletons.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons, la semaine prochaine, un magnifique feuilleton, par M. Hector Malot,

EN FAMILLE

C'est une jeune fille qui, par la volonté, échappe à la misère parisienne ; par le courage, triomphe de l'abandon ; par la bonté, jetée dans le travail industriel, gagne les cœurs en même temps que sa place dans le monde.

Rien de plus dramatique, de plus émouvant que ces efforts d'une enfant dont la vaillance triomphe de tout ; pas de leçon plus consolante, plus fortifiante, que celle qui se dégage de ces luttes en pleine vie ouvrière.

ENTRE-NOUS.

La saison la plus riche et la plus fortunée,
L'Automne, à vos désirs est enfin ramenée.

Ces vers du poète sonnent faux, il me semble, en voyant la mort faire tant de ravages, cette année.

Un journal de Montréal disait dernièrement qu'on pourrait écrire, aux diverses entrées de la ville, ces mots lugubres : " Ici l'on tue " ; il aurait pu ajouter : " Et l'on se tue. "

Suicides, écrasements, rencontres de chemin de fer, accidents de toutes natures, forment, en effet, le fond des nouvelles diverses de chaque jour.

Des malheureux, épuisés par la misère, l'alcool ou l'ennui de vivre, se logent une balle dans la tête, prennent du vert de Paris, allument un réchaud, et tout est fini. Ils disparaissent.

Quant aux accidents, ils sont déjà trop nombreux pour qu'on s'en occupe beaucoup ; on y est tellement habitué.

* * Il y a quelques jours encore, — avant la tempête qui a dépouillé nos arbres, — que notre automne canadien était beau et comme il méritait bien son nom si gracieux et si poétique " d'été des Indiens ! "

Je ne sais rien de ravissant comme nos automnes. Quel changement à vue ! quel décor admirable !

Ces bois touffus encore, mais qui changent tout à coup de toilette ; ces belles frondaisons, vertes hier, rouges, roses, blondes, brunes aujourd'hui ; les couchers de soleil splendides ; les premières aurores boréales qui lui succèdent dans la nuit pure, étoilée . . .

Mait la bise est venue, et le chêne, l'érable, la plaine, le tremble, le platane, le frêne, tous enfin, secoués, ébranlés, ont laissé leur parure s'en aller pour rester à l'état de squelette jusqu'au prochain baiser du premier soleil de printemps.

Et les vers de la plaintive élégie de Millevoey, que l'on ne peut jamais relire sans émotion, nous reviennent à la mémoire :

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre,
Le rossignol était sans voix
Et le bocage sans mystère . . .

* * Mais, voici que les savants, sans respect pour la poésie, insensibles aux beautés d'octobre, veulent supprimer les splendeurs, de l'automne, enlever les feuilles de nos bois pour les transformer en biftecks et en rosbif.

De quoi diable se mêle la science !

Le chimiste auquel vous voulez faire admirer ces feuillages colorés qui font le désespoir des peintres, ce savant que vous croyez émouvoir, en essayant de lui faire comprendre la poésie des bois, vous répond froidement :

— On a tort de les laisser prendre ces couleurs qui annoncent la décrépitude, il faudrait cueillir ces feuilles à l'état vert ; cela constitue un excellent fourrage, comme le prouve l'analyse. On peut l'ensiler . . .

* * Savant, garde ta science, respecte nos bois, permets-nous d'aller rêver sous les érables et ne serait-ce que pour les amoureux, ne touche pas aux feuilles, qui s'en vont toutes seules, comme les serments :

J'avais juré d'aimer Rosine,
D'aimer Rosine ;
Je l'écrivis étourdiment,
Étourdiment,
Sur une feuille d'églantine,
Souffla le vent !
Il emporta la feuille et le serment,
Et le serment !
Il emporta la feuille et le serment.

J'étais aimé de Madeleine.
De Madeleine,
Qui le jurait en m'écrivant,
En m'écrivant,
Sur une feuille de verveine.
Souffla le vent !
Il emporta la feuille et le serment,
Et le serment !
Il emporta la feuille et le serment,

Rosine à moi revint, fidèle,
Revint, fidèle,
Me consoler tout doucement,
Tout doucement.
Je n'avais plus d'espoir en elle.
Souffla le vent !
Il rapporta la feuille et mon serment,
Et mon serment,
Il rapporta la feuille et mon serment.

Chanson que cela ! chanson, soit, mais je l'aime encore mieux que la chimie du savant.

* * Oui, l'automne est dur.

Il ne se contente pas d'abattre les feuilles, il fauche les hommes, et sa moisson est grande, cette année.

McMahon, mort ! Mort, Gounod !

Le vaillant soldat et le doux musicien, abattus dans la même semaine.

MacMahon ! comme ce nom nous rappelle de grands jours !

L'assaut de Malakoff, où, sous une pluie de fer et de feu, il ne veut pas quitter son poste et prononce ces mots devenus si célèbres : " J'y suis, j'y reste. "

Puis, quelques années plus tard, la bataille de Magenta, compromise par l'incapacité de Napoléon III et sauvée par MacMahon, qui fut créé duc et maréchal, sur le champ même où tant de braves étaient morts pour la patrie.

Plus tard encore, — oh ! le triste souvenir ! — les jours sombres, Sedan, où il fut grièvement blessé.

Encore plus tard, le relèvement de la France, la cicatrisation de ses plaies, l'avènement du duc de Magenta au poste de chef de l'Etat, président de la République Française, position qu'il occupa plusieurs années, mais où il n'était pas à sa place.

Soldat de la tête aux pieds, c'est le soldat qu'il faut voir en lui et regretter.

La France lui fait de belles funérailles, aux Invalides, dans ce monument des braves où reposent tant d'illustres capitaines, et le plus illustre d'entre tous : Napoléon !

* * Gounod, le musicien rêveur, mystique même, à l'âme douce et religieuse, ne put s'empêcher de tressaillir au bruit des coups de canon de Reischofen, et c'est au lendemain de cette catastrophe, où commandait le général qui l'accompagne dans la tombe, qu'il écrivit ce chant si patriotique : *A la frontière !*

En Gounod, toutes les nations font une perte immense, mais son œuvre reste et fera toujours la gloire de l'art français.

* * En pensant à ces grands disparus et à l'approche du jour des morts, n'est-ce pas le moment de redire ces vers d'Adolphe Poisson, qui sont peut-être les plus beaux et les mieux sentis qu'ait produits notre poète aimé :

" BREVIS VITA "

Mon regard éperdu sondait la mer sans borne,
Et là, seul, je songeais, l'esprit rêveur et morne,
A la vie éphémère, à nos jours qui s'en vont
Plus vite que les eaux du fleuve vagabond.
Le flot pousse le flot : et de même les hommes,
Passant sur cette terre ainsi que des fantômes,
Tombent pour faire place à ceux du lendemain.
Mobile est l'océan ; ainsi le genre humain.
Les générations se succèdent, s'entassent
Sans repos d'un moment, comme les flots qui passent.
Mais ces derniers du moins n'ont-ils pas leur reflux ?
Vers leur source nos jours ne nous ramènent plus.
Toujours mûr est l'épi, la moisson toujours prête
Pour le Temps sans pitié, faucheur que rien n'arrête ;
Et comme on voit la plaine onduler sous les vents,
Son souffle cloue au sol la tourbe des vivants.
La poussière des morts couvre la terre entière
Et ce globe n'est plus qu'un vaste cimetière.
Cherchez la forêt vierge où l'on ne trouve pas
Les vestiges de l'homme et l'œuvre du trépas !
Ossuaire sans fin, les cimes et les plaines
Sont, du nord au midi, d'ossements toutes pleines ;
Et sur tout cet humus entassé par le Temps,
Se croyant immortels, les humains, haletants,
Pour les siècles futurs élèvent leurs demeures,
Quand la mort sans merci leur dispute les heures !

* * Je prie les papas, lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, de ne pas montrer à leurs enfants le passage suivant :

" En étudiant une série de lettres autographes des littérateurs illustres, on a trouvé que :
" Alfred de Vigny et Empis font chacun quatre fautes.

" Lebrun en fait cinq ; Charles Brifaut, sept ; Ancelot, huit ; Chateaubriand, neuf ; Scribe arrive avec treize fautes ; trois fautes de français, cinq fautes d'orthographe proprement dites, plus quatre omissions de points ou de virgules.

" Une lettre d'un de nos écrivains vivant encore et réputé comme un des plus spirituels et des plus

élégants, contient dix-sept fautes. Cette lettre a, il est vrai, trois pages.

"Enfin, M. Thie s'était fréquemment sujet à des distractions. Il écrivait *Accadémie* avec deux c."

Ces écrivains étaient toujours les derniers à l'école, et aucun d'eux n'a jamais réussi à obtenir un accessit.

Napoléon n'avait pas non plus de respect pour l'orthographe, ses lettres fourmillent de fautes, et ce grand homme n'aurait jamais pu être maître d'école ; il se contentait d'aspirer à être maître du monde.

* * L'orthographe est, du reste, de peu d'importance dans l'art de la guerre, et on peut être très bon capitaine sans être très ferré sur la grammaire.

Un ministre de la guerre racontait que, deux généraux lui ayant écrit pour une affaire importante, il était allé trouver M. de Lacépède pour lui demander conseil.

—Dites-moi un peu, monsieur le comte, leur écrirai-je-t'y ou ne leur écrirai-je-t'y pas ?

—Moi foi, mon cher général, répondit M. de Lacépède, écrivez-leur-z'y.

* * Brillat-Savarin a dit "qu'un dessert sans fromage est une belle à qui il manque un œil," mais il est peu de tables canadiennes auxquelles on puisse reprocher ce défaut.

Notre pays n'est pas seulement un grand producteur de fromage, il le fait bon et les succès remportés à Chicago prouvent que nous avons fait de grands progrès dans cette industrie.

Sur 113 produits de septembre, exposés en ce genre, la province de Québec a obtenu 105 récompenses.

Sur 45 échantillons de vieux fromage de l'année dernière, 42 récompenses.

Les disciples de Bacchus et de Gambrinus, de passage à l'Exposition, ont dû s'en donner à gogo, puisqu'on dit que "le fromage est le biscuit des ivrognes."

* * Dans une étude très sérieuse de *psychologie des sexes*, je trouve le renseignement suivant basé sur les statistiques les plus récentes :

"Dans le monde entier, la criminalité féminine est très notablement inférieure à la masculine.

"La proportion des femmes aux hommes condamnés est : en Angleterre, 20 pour cent ; en Allemagne, 19 ; en France, 16 ; en Autriche, 14 en Hongrie, 11."

L'Angleterre et l'Allemagne fournissent donc, proportionnellement, le plus grand nombre de femmes criminelles.

Cause : l'alcoolisme.

* * Quelle est la ville, la seule ville du monde où il n'y ait pas d'écuries ?

—Venise.

Venise, la belle, qui a 164 églises, 450 ponts, et pas un seul cheval.

PETITE POSTE EN FAMILLE

R d'Amiens, Ottawa.—Moins heureux que son prédécesseur, votre second essai... Trop de prose rimée là-dedans ; une bonne prose vaut toujours mieux à son état normal. Chance à reprendre.

Augustin Lellis, Saint-Zotique.—Fort bien tournées, les deux petites poésies : mes compliments et bons souhaits. Bonne aussi, la nouvelle, qui a le mérite d'avoir bien la couleur locale. Mais, quelque peu trop personnelle, en finissant. Le grand public, indifférent, sourit, parfois, de façon qui fait mal à l'âme, sur ces intimités.

Ludo, Montréal.—Rien à faire avec l'envoi poétique ; trop jeune, comme fond, et pour la forme trop peu étudié. Meilleure, la prose aura bientôt son tour.—J. Sr.-E.



N'aurait-on pas dit que Montréal va enfin sortir de sa léthargie et de son apathie proverbiales. De nouvelles entreprises de tout genre surgissent comme par enchantement. On entend parler d'opéra français, de galerie de peinture, de bibliothèques, de musées, etc., etc.

Certes, ce réveil ne s'est pas fait trop tôt et il est à désirer que toutes ces choses qui nous manquaient puissent enfin nous être données, grâce à l'esprit d'entreprise et au patriotisme éclairé de quelques-uns de nos compatriotes. Je sais que cela va encore prendre bien du temps avant que tous nos vœux soient comblés, mais il suffit de donner l'impulsion et les améliorations se feront, petit à petit, jusqu'à ce que notre métropole devienne non pas une rivale des capitales européennes, mais une ville pouvant figurer avec honneur au premier rang des cités artistiques de ce continent.

* *

Je suis un peu en retard pour parler de l'exposition de peintures de la société des arts du Canada. Mais je ne puis cependant pas passer sous silence un événement de cette importance qui vient de se passer au milieu de nous. La société des arts, dont M. Louis Fréchette est président, et qui a pour but de réformer les goûts de notre population en lui facilitant les moyens de remplacer les chromos américains qui ornent ses murs par des œuvres d'art d'un mérite réel et signées de noms connus, quelques-uns même célèbres, a débuté d'une manière, j'oserais dire, grandiose. Elle s'est assurée un local on ne peut plus propice au but qu'elle se propose et qu'on dirait construit pour une institution de ce genre, tant l'architecture en est élégante et les lignes artistiques. Parmi les centaines de tableaux dont se compose cette galerie, quelques-uns sont d'une grande valeur. La peinture qui attire d'abord nos regards, au rez-de-chaussée, mesure à peu près dix pieds de largeur sur six de hauteur, et représente une charge de cavalerie ; elle est signée H. Chartier, un militaire, c'est-à-dire un homme qui connaît son sujet. Je n'aime pas à m'attarder à admirer ces images de la guerre et je laisse ce tableau pour jeter un coup d'œil sur une œuvre de Gaston Roulet, le peintre de marine auquel nous avons donné l'hospitalité il y a quelque temps. Le tableau de cet artiste que possède la société des arts, n'est pas de cette catégorie ; cependant, il représente un campement de Peaux-Rouges dans les Montagnes Rocheuses ; c'est une étude très juste probablement, mais peu intéressante.

C'est au premier étage que sont les toiles authentiques de quelques maîtres de l'école espagnole du XVIIe siècle, et dont je donnerai les titres seulement : Dieu le Père bénissant le monde, Saint Jean, Sainte Thérèse, L'Adoration des Bergers, Saint Thomas, Sainte Famille, le Martyre de saint Sébastien et l'Ange et Tobie. Parmi les modernes les plus remarquables sont la Dernière Bénédiction, très grande toile de treize pieds neuf pouces de longueur et signée Ravanne. La scène se passe sur la côte de la Bretagne. Un prêtre, entouré de femmes désolées, élève son crucifix et bénit des marins battus, au loin, par la tempête ; cette toile est d'un effet saisissant. La vue est ensuite attirée par une autre toile de grandes dimensions et qui représente une cérémonie d'excommunication au XIIIe siècle. Elle est due au pinceau d'un peintre alsacien de talent, M. J.-J. Scherrer. Une œuvre très remarquable, la plus digne d'attirer l'attention, suivant moi, est la toile de M. Lionel Royer, Mathathias refusant de sacrifier aux faux dieux. En voici la légende : Mathathias, avec ses cinq fils, connus dans l'histoire des Hébreux sous

le nom de Macchabées, recevant ordre des envoyés du tyran Antiochus de sacrifier aux idoles, refuse par des paroles héroïques. Voyant un Juif sur le point de sacrifier, il se précipite sur lui, le tue, renverse l'autel et s'enfuit avec ses fils dans les montagnes de Juda. Cette peinture valut à son auteur le second prix de Rome.

Une gracieuse jeune fille espagnole a fourni le sujet d'un magnifique tableau à M. Albert Aublet, qui l'a intitulé Souvenir de Grenade. Cette peinture est on ne peut plus agréable à l'œil, nous présentant ainsi la plus belle de toutes les fleurs, la jeune fille, se promenant majestueusement dans une allée bordée d'une végétation luxuriante de fleurs de toutes sortes qui semblent s'efforcer en vain d'éclipser leur rivale victorieuse, par tous les charmes de leur beauté et de leur splendeur.

Roche-grosse, un peintre qui aime le faste des grands sujets de l'antiquité, est représenté par un tableau de ce genre intitulé : Les enfants. C'est une étude d'intérieur égyptien, au coloris vif et à la scène animée. Deux peintures de Balquet, d'après Gallejos, ont un charme tout particulier ; elles ont pour titres respectifs : Dans le Chœur et Leçon de Plain-chant. Sur la muraille opposée est une grande toile de Kuwasség : Combat de Fou-Tchéou. L'exécution est sans doute parfaite et la composition exacte, mais froide et sans action.

Une toile qui a captivé mes regards plus longtemps que les autres, quoique peut-être d'un mérite moindre, au point de vue de l'art, est La forge et le Forgeron, de H.-E. Delorme. On croirait être en face d'une forge véritable tant les effets de lumière sont réussis. Le forgeron, dont le bras musculeux met le soufflet en action et dont la figure est toute rougie par les reflets de son feu, semble vivant. J'ai été obligé de toucher la toile du doigt pour m'assurer que c'était bien de la peinture et non du feu que j'avais devant moi.

Notre compatriote Franchère expose aussi quelques toiles, dont l'une, le Baiser Interrompu, mérite d'être mentionnée. J'en passe, et des meilleurs, car en outre de ces œuvres principales, il y a une foule de petits bijoux qui échappent à l'examen, vu la quantité d'objets exposés. Je conseille aux lecteurs qui en ont le loisir, de faire une visite à cette galerie des beaux-arts. Ce ne sera pas peine perdue. L'entrée est gratuite.

* *

Pour ce qui regarde l'Opéra français, nous n'avons pas encore, il faut l'avouer, une troupe de chanteurs émérites, et les astres qui y figurent ne sont que des étoiles de troisième grandeur. Elle mérite tout de même l'encouragement de tous les hommes de bonne volonté. Il ne faut pas oublier que cette entreprise est un premier essai, et, si elle réussit, malgré ses lacunes, nous avons lieu de nous attendre à quelque chose de mieux l'année prochaine. J'ai même entendu dire que les organisateurs bâtiront un nouveau théâtre si les succès couronnent leurs efforts. Ayons un peu de patience, et nous aurons bientôt une troupe digne de la métropole.

Il s'en tire cependant à merveille en altérant les œuvres des maîtres de manière à en favoriser la mise en scène et à satisfaire ses goûts personnels.

* *

Salvini est un grand nom pour les amateurs de théâtre. Ceux-ci se rappellent, sans doute, le fameux tragédien de ce nom, qui est venu nous visiter il y a quelques années en compagnie de Mme Ristori. Cet acteur a eu beaucoup de succès sur toutes les principales scènes d'Europe et d'Amérique, voire même d'Asie. C'est le fils de cet Italien qui a joué, la semaine dernière, à l'Académie de Musique. Contrairement à son père, qui n'employait que la langue de Dante, le jeune Alexandre joue des drames de Dumas et de Victor Hugo dans celle de Shakespeare, ce qui fait que l'interprétation de ces pièces n'est pas sans avoir un certain intérêt et un charme particulier qui frise le paradoxe.

JOSEPH GENEST.



BRISÉS D'EXIL

O douce terre,
Terre d'amour,
Combien de fois depuis cette heure amère
Où se leva du triste exil le jour,
Combien de fois j'ai demandé tes grèves
Aux blancs cailloux, aux flots sans nombre et bleus,
Au sable d'or, où je courais sans trêves
Du vent dans les cheveux !

Douce patrie,
Beau sol natal,
Combien de fois, quand la ville endormie
N'avait plus même un bruissement final,
Combien de fois, en respirant la brise
Qui de tes bords apportait les senteurs,
Je t'ai revue, ô vieille maison grise
Témoin de jours meilleurs !

Je t'ai revu, l'âme rêveuse,
Frêle petit ruisseau d'argent
Où nous allions boire en passant,
Avec la petite amoureuse.

O gai ruisseau, miroir d'azur,
Où, penché, j'essayais de lire
Ce qu'elle avait de gai sourire
Dans son regard brillant et pur.

Ruisseau clair aux bords humides
Tout plein de perles et de pleurs,
Où la main dans la main, rêveurs,
Nous nous disions des mots timides ;

Et toi de même, ô vieux sentier
Moussu, courbé sur la colline,
Longeant le grand bois où, mutine,
Une voix semblait se moquer,

Quand le cœur plein de gaité folle,
Revenant en bruyants essaims,
Nous disions nos plus beaux refrains
Le soir, au retour de l'école.

J'ai revu, tout plein de reflets,
Ton dôme blanc, petite église
Comme une sentinelle, assise
Sur ton rocher aux flancs épais.

Temple saint où, chaque dimanche,
A vos lois docile, ô Seigneur,
J'allais prier avec ma sœur,
Le front sans ride et l'âme blanche.

Tout entier, le cœur plein d'émoi,
Je t'ai revu, mon cher village
Quand elle frôlait mon visage,
La brise qui souffle de toi !

Puis j'ai senti, comme un suaire,
L'air de l'exil m'envelopper :
Bien des cœurs d'or y vont tomber
Dans l'exil, le grand cimetière.

Et lorsque plus tard il passait
Morne, sur sa joue amaigrie
Le vent d'exil, ô ma patrie,
O mère ! ton enfant pleurait !

JOCELYN.

FANTAISIE

A PROPOS D'AMITIÉ



Quand, dans un parterre fleuri,
une nouvelle tige vient à
éclore, je suppose que les
fleurs déjà épanouies se
font un devoir de saluer,
sans jalousie, et de fêter
celle qui vient prendre sa
part des baisers du zéphir
et du papillon.

Est-ce que les fleurs du
jardin du MONDE ILLUSTRÉ,
elles aussi, n'accueilleront
pas fraternellement le nouvel arrivé ? Je veux parler
de Fleur de Genêt.

Pour ma part, si j'étais lys ou oeillet, je me ferais
tout petit, s'il était nécessaire, pour avoir Fleur

de Genêt dans mon voisinage, parce qu'il a parlé
d'amitié. Mais je ne suis pas l'habitant d'une
plate-bande parfumée, tout de même, si je savais
ne pas déplaire, je dirais à ce nouveau collabora-
rateur : Bienvenu dans nos rangs.

Comme saint Bernard prêchant la croisade,
prêchez nous l'amitié ; peut-être rappellerez-vous
la foi dans bien des cœurs désabusés, peut-être ce
suave sentiment vous devra-t-il d'être mieux compris,
mieux apprécié.

C'est une noble et grande tâche que celle-là, et
je voudrais pouvoir aider à son accomplissement,
mais ma plume n'en a pas le courage ni la force,
et le cœur me manque au souvenir d'amitiés pas-
sées que j'avais cru devoir durer toujours.

Dois-je croire, pour cela, que l'amitié vraie
n'existe pas ? Oh ! non, seulement, il ne devait
pas m'être donné de rencontrer sur ma route ce
trésor inestimable dont chacun parle et que, peut-
être, personne ne connaît.

Si vous me connaissiez personnellement, lecteurs,
vous penseriez certainement que, parmi ceux qui
m'honorent du titre d'ami, il doit bien se trouver
quelqu'un qui soit sincère et qui m'aime véritable-
ment. Que je voudrais penser cela aussi, mais,
hélas ! lorsque je songe à mes relations, en général,
je suis tenté de m'écrier : Tout cela n'est que ca-
maraderie, point d'amitié.

Pourquoi ces doutes viennent-ils m'assaillir ?
Est-ce que moi je n'aime personne, est-ce que je ne
justifie pas cet adage bien connu : " Juger les
autres d'après soi-même " ? Franchement, je ré-
ponds : Peut-être.

Il y a quelques jours, je relisais quelques vieilles
pages de ma vie, elles dataient de 1889. Cette lec-
ture donna naissance à la tirade suivante, que je
copie de " mes mémoires " de la semaine dernière.

" Que de vieux souvenirs j'ai réveillés ! Com-
bien j'ai revu de figures, les unes complètement
oubliées, les autres encore vaguement présentes à
mon esprit.

" Comme l'on change, dans un court espace de
temps, et comme le cœur de l'homme est étroit
puisqu'il ne peut conserver ses anciennes sympa-
thies avec ses affections nouvelles.

" En lisant, parfois, un nom tombait sous mon
regard et j'essayais en vain de me rappeler exac-
tement les traits de celui qui le portait et pour-
tant, c'était un ami, je l'aimais sincèrement alors,
il m'apportait par sa présence ces mêmes émotions
que je ressens aujourd'hui à la vue de... un tel
et tel autre...

" Se pourrait-il donc que dans quatre années, à
dater d'à présent, ces derniers auraient à leur tour
fait place à d'autres amis (et voilà qu'après avoir
douté des autres je n'ai plus de foi en moi-même)
c'est bien possible, même probable, car quoique je
n'aie jamais été aussi étroitement lié avec les an-
ciens qu'avec ceux du jour, du moins, ils me ren-
daient tout aussi bien ma sympathie. La sépara-
tion est venue, l'on s'est oublié de part et d'autre
et je suis convaincu que si du jour au lendemain,
les hasards de la vie me séparaient de ceux qui
occupent le plus ma pensée présentement, l'on au-
rait bientôt relégué mon souvenir dans les brumes
d'un passé si loin... si loin, que bien rarement,
sinon jamais, on relèverait un coin du voile pour
regarder au-delà, sur moi, l'ami disparu.

" J'espère bien que, de mon côté, je les oublie-
rais aussi, mais ce ne serait pas sans que leurs
traits aimés soient venus, des mille et mille fois,
frapper à la porte de ma mémoire ; sans que ma
pensée les ait souvent cherchés et suivis dans les
lieux connus ou supposés qu'ils habitaient et fré-
quentaient, ni sans que la plupart des événements
qui nous ont unis, puis séparés, se soient retracés
dans mon esprit.

" Oui, j'oublierais, mais ce ne serait pas sans
souffrir de cette pensée qu'on aurait arraché des
lambeaux de mon âme pour les laisser ensuite
tomber dans le vide où ils seraient souillés de la
boue de l'oubli.

" J'aurais d'autres affections, ah oui ! car l'on
peut dire de cette âme mienne, comme des vête-
ments du Christ : " Ils l'ont tirée au sort " et frag-
ment par fragment elle s'en est allée, elle s'en va
et elle s'en ira, jusqu'à ce que, épuisée, elle s'envole
vers Celui qui lui a imposé ce long martyr de trop
aimer qui ne comprend pas.

" L'amitié est-il donc une chose qui doit passer
si vite, ou suis-je le seul qui ne puisse en conser-
ver ? "

Un jour, je demandais à quelqu'un de me dire
un moyen de rendre plus durable ce sentiment
chez ceux que j'aime, il m'a répondu en trois mots :
" Aime les moins... " Se pourrait-il qu'il eut rai-
son ! J'ai peur de le croire et de devenir sceptique ;
car il m'a été prouvé qu'il y a des amis qui se
plaignent qu'on les aime trop.

* *

Après vous avoir laissé voir de bien folles im-
pressions, voilà, lecteurs, que j'ai la fantaisie de
vous raconter un songe que j'ai eu. Il y a de cela
un peu plus d'un an.

C'était au lendemain d'une brillante soirée, pen-
dant laquelle j'avais vu la plupart de ceux avec
qui j'échangeais le nom d'ami. Chacun m'avait
témoigné beaucoup de sympathie, aussi étais-je
heureux de vivre, débarrassé que j'étais des doutes
que j'avais si souvent entrevus contre l'amitié.

La tête dans mes mains, les coudes appuyés sur
mon bureau, je m'assoupis pendant l'espace de
trois minutes peut-être et voici ce que je vis : Un
grand vieillard chauve et à longue barbe blanche
s'approcha de moi, clopin clopan. Il tenait dans
sa main gauche une grande sacoche de soie rouge
ouvrage de perles de différentes couleurs ; dans
sa droite une lyre aux cordes brisées et pendantes.

Après m'avoir donné le temps de le contempler
un instant, il étendit les bras et, me regardant
tristement, il me parla en ces termes :

— Je suis le dieu de l'amitié, je suis vieux et
infirmes et de plus en plus délaissé. J'étais roi,
j'avais une grande armée, je n'ai plus de royaume,
plus de soldats ; il ne me reste que quelques ser-
viteurs fidèles... Je te reconnais pour l'un d'eux
et j'ai voulu te distinguer ; tiens, prends ceci—
tendant la bourse—et tu ne seras plus exposé à la
trahison. Je te donne le moyen de reconnaître les
vrais amis parmi ceux qui n'en sont que l'ombre.

Puis, ayant déposé sa lyre brisée à mes pieds, il
disparut. Surpris et ému, j'ouvre le sac et j'y
trouve dix pièces d'or brillant et massif. Sur
chaque pièce, un nom était gravé, et, les ayant
alignées, je pus lire en toutes lettres les noms de
mes dix amis les plus chers.

Ayant pensé aux paroles du vieillard, j'étais in-
terdit, ne sachant ce que je devais faire pour
reconnaître—comme il me l'avait dit—les vrais amis.

Je crus qu'il s'était moqué de moi et je fus at-
tristé—il avait l'air si bon ! Enfin, me dis-je, l'or
me reste, et il vaut quelque chose ; je voulus le
faire glisser dans la bourse, mais, ô surprise, ce
n'était plus des pièces d'or que j'avais devant moi,
c'était un amas de paillettes de rouille qui crépi-
taient sous mes doigts quand je les remuais pour y
découvrir mon trésor... Hélas ! rien... pour-
tant... oui, une pièce, la plus petite. Je l'essuie,
la regarde, elle porte un nom... Celui de l'ami
que, moi, j'aimais le moins...

Je compris que seul, il avait de l'amitié pour
moi. Cette découverte, dans mon rêve, me fit ver-
ser des larmes, et quand je fus éveillé je ne pus me
défendre d'un certain malaise pendant le reste du
jour... Mais je me dis que j'étais fou et, le len-
demain, j'avais oublié ce songe comme tant
d'autres, sans même essayer de l'expliquer à ma
manière. Qui sait, peut-être l'avenir se chargera-
t-il de cette explication ? Je le crois, il a même
commencé, car j'ai eu plusieurs preuves d'affection
de celui dont le nom est resté intact sur la pièce
d'or, et plusieurs de mes autres amis me négligent
et s'éloignent de moi, petit à petit ; les liens qui
nous unissaient se sont desserrés, je ne suis pas
loin de croire qu'ils sont devenus une charge pour
quelques-uns d'entre eux, et que mon rêve va de-
venir une réalité. Dieu sait que je ne le désire
pas mais, si, décrets impénétrables, le sort de toute
amitié est de passer, que les miennes passent et que
sa volonté soit faite !

Pedro

M. EMILE ZOLA
(Voir gravure)

Nous croyons à propos de publier, aujourd'hui, le portrait de l'une des personnalités les plus en vue de Paris, ou plutôt du monde entier, M. Emile Zola, qui n'est pas seulement un grand écrivain, un romancier célèbre, mais un philosophe, un chef d'école, un maître. M. Zola n'est, pour la plupart, qu'un écrivain immoral et matérialiste. Tout en reconnaissant que ses ouvrages sont remplis de pages d'un réalisme vulgaire et dégoûtant, il faut avouer que le maître se distingue par des qualités réelles, parmi lesquelles il faut surtout remarquer une puissance de description incomparable. Ses livres sont remplis de pages admirables qui lui ont valu d'être considéré comme le meilleur auteur français du jour.

Ses voyages, récemment faits à Lourdes dans le but de prendre pour sujet de son prochain roman ce qui se passe dans cette petite ville du miracle, et dans l'espoir d'y trouver les émotions qu'il avoue y avoir éprouvées en constatant la foi si vive de tous ces affligés qui réclament leur guérison, morale ou physique, avec tant de ferveur ; sa conférence récente sur *l'Anonymat en matière de journalisme*, faite devant les membres de l'Institut des journalistes de Londres, ont donné à M. Zola un regain de popularité presque universel et font que son nom est actuellement plus que jamais sur toutes les lèvres et son portrait sur tous les journaux. Nous croyons donc faire plaisir à nos lecteurs en leur mettant sous les yeux les traits de cet homme célèbre.—J. G.

POUR ET CONTRE LE TABAC

UNE CURIEUSE CONSULTATION

Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son, a dit le proverbe. Le directeur, du journal *le Tabac* a eu l'idée d'ouvrir une consultation pour ou contre l'herbe à Nicot.

Cent consultants connus ont répondu à son appel. Leur avis vient d'être publié et... le public n'en est peut-être pas plus avancé. Les uns, en effet, admirent ; les autres débinent ou se refusent. Jugez-en.

Côté de l'apothéose :

Le tabac est à l'esprit humain ce qu'est l'accompagnement au ténor.

Il y a trente-cinq ans que je fume quinze cigares par jour, et la pipe pour me reposer.

Je n'ai jamais écrit moins de six cents lignes par semaine, et je n'ai jamais été malade. Ajoutez à cela que j'ai une mémoire de phonographe ! —AURÉLIEN SCHOLL.

* *

Je suis d'une génération et d'un pays où tout le monde fume dès le collège. J'ai fait comme tout le monde, modérément, et m'en suis pas mal trouvé.

Le tabac est un agréable compagnon de travail, à condition toujours qu'on n'abuse pas de sa compagnie.—ANDRÉ THEURIET

* *

Vous me demandez mon opinion sur le tabac ; elle est bien simple : si les Grecs l'avaient connu, ils auraient mis Nicot parmi les dieux de l'Olympe.

Depuis cinquante ans, je fume continuellement, j'écris, je pense, je dessine, je marche, je rêve, je vis, enfin, sans jamais délaissier ma pipe. C'est avec elle que j'éclaircis mes idées et que je soigne mes maux de gorge.

Pourrai-je donc mal penser d'une aussi fidèle amie ?

D'ailleurs, mes docteurs et mes cheminées fument à qui mieux mieux, et je suis le bon exemple qui m'est donné par la Faculté et les fumistes. C'est d'un sage !

Et voilà mon opinion ! —CHARLES GARNIER.

* *

J'aime beaucoup fumer des narghilés et des ciga-

rettes turques ; j'aime surtout qu'on en fume autour de moi.—PIERRE LOTI.

* *

Mais oui, je fume ! Je crois même que j'aime assez la cigarette. Et puis, les gens que ça formalise d'entrer dans un salon où on fume, sont si amusants à observer !!! —Duchesse d'UZÈS.

* *

Côte des éreinteurs :

J'ai fumé deux fois dans ma vie, à treize ans : la première un bout de jonc, ça m'a fait punir ; la seconde, un cigare, ça m'a fait vomir. J'en suis tenu à cette manifestation de mes droits d'homme.—HECTOR MALOT.

* *

J'ai toujours considéré l'usage du tabac comme le triomphe de la pose. Il n'y a, en effet, pas un fumeur qui n'ait eu, à son premier cigare, le plus affreux mal de cœur, et ce n'est qu'à force de maux de cœur que ce qui était un supplice est devenu une habitude.

Moi aussi, j'ai fait comme tout le monde, mais un cigare m'a suffi. Je n'y ai pas mis d'amour-propre, et je me suis gardé d'en risquer un second.—HENRI ROCHEFORT.

* *

Le tabac a tout pour lui : il infecte, il abrutit et il coûte cher. Si l'on forçait à fumer par devoir les gens qui fument soi-disant par plaisir, ils se révolteraient.—GEORGES OHNET.

* *

Côté des modérés :

Je n'ai pas d'opinion bien arrêtée sur le tabac en général, et je laisse à d'autres le soin de décider si son usage est bienfaisant ou pernicieux. Je me contente de penser que fumer étant une chose de luxe, dans tout plaisir de ce genre on ne doit rechercher que l'exquis et ne point faire abus.

Donc, un excellent havane après chaque repas, me paraît le comble de la satisfaction pour un fumeur délicat.

C'est un système que je pratique depuis bien des années, et dont je me trouve fort bien.—CH. LECOCQ.

* *

Mon opinion sur le tabac?... En user avec modération, comme de toutes les bonnes choses.—JOSEPH REINACH.

* *

Côté des abstentionnistes :

Je ne puis pas répondre à votre question. Je ne fume pas.—JULES SIMON.

* *

Vous me demandez mon opinion sur le tabac. Je n'en ai pas, et pour une bonne raison : je ne fume ni... ne prise.—FERDINAND FABRE.

* *

Côté des fantaisistes :

Vous me faites l'honneur de me demander mon avis sur le tabac ?

Absolument le même que celui de MM. les condamnés à mort, qui ne manquent jamais de fumer une cigarette avant de monter à l'échafaud.

Vous voyez que je fréquente la bonne compagnie.—ARMAND SILVESTRE.

* *

Cigarette, Cigare ou Pipe.

Le Tabac, admis en principe,
N'a rien de vulgaire ou de bas,
Moins heureuse, sa sœur jumelle,
La Chique hélas ! est moins chic, elle :
Fumez, mortel ! Ne chiquez pas !

JACQUES NORMAND.

* *

Et maintenant, que conclure ?

Parbleu ! ce qu'il vous plaira : l'homme n'écoulant jamais que l'avis qui est le sien.

OPÉRA FRANÇAIS

La *Petite Mariée* a été pour la Compagnie française un vrai succès. Tous les soirs, salle comble.

Mlle de Goyon, avec une jolie voix et de la méthode, a tiré très bon parti du rôle de Graziella ; M. Giraud a pris la succession de Mezières comme favori du public montréalais. L'orchestre est très bon, la mise en scène excellente.

Nous allons avoir cette semaine : *Durand et Durand* et les *Brebis de Panurge*, deux amusants vaudevilles. Puis le *Petit duc*, et enfin, samedi, le grand drame la *Grâce de Dieu*, qui fera verser bien des larmes aux cœurs sensibles.

L'intelligent directeur, M. Sallard, nous prépare des surprises : il va monter *Carmen*, le chef-d'œuvre de Bizet, et attend, pour le donner, une nouvelle chanteuse, véritable étoile.

STRAPONTIN.

L'ATTENTAT DE BARCELONE

(Voir gravure)

Il y a quelques jours, pendant la grande revue qui avait lieu à Barcelone (Espagne), à l'occasion de la fête de la princesse des Asturies, le maréchal Martinez Campos a été victime d'un odieux attentat.

Deux bombes ont été jetées entre les jambes de son cheval qui est mort subitement. Ces bombes étaient chargées à la dynamite et à la mitraille. On en a retrouvé les débris à deux cents pieds du lieu de l'explosion. Au moment où celle-ci s'est produite, plusieurs chevaux se sont emportés et ont renversé des spectateurs. Beaucoup de ces derniers ont été blessés.

L'auteur de cet attentat, un ouvrier, a été arrêté et a fait des aveux complets. Les bombes employées étaient semblables à celles qui ont causé récemment la mort d'un anarchiste à Saint-Martin de Provensals.

Des morceaux de projectiles ont blessé des curieux qui se trouvaient aux balcons de maisons situées à sept cents pieds de l'endroit où l'accident s'est produit.

Le maréchal Campos, bien que grièvement blessé, va mieux. Les médecins exigent qu'il garde la chambre jusqu'à la cicatrisation de sa blessure.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Les rhumes de cerveau.—Un remède à la portée de tout le monde consiste à se placer au-dessus de la vapeur d'eau bouillante, dans laquelle on a jeté quelques gouttes d'alcool camphré. On se couvre la tête avec une serviette pour empêcher la déperdition de la vapeur, qu'il faut aspirer fortement.

PRIMES DU MOIS DE SEPTEMBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—A. Daignault, 203, rue Ste-Elizabeth ; Dame Edouard Leblanc, 138, Chemin Papineau ; Dame Marie-Louise Dubuc, 117, rue Plessis ; M. Dagenais 732, rue Amherst ; O Maffet, 189½, rue des Allemands ; Dame Pelletier, 118, rue Fortier ; Charles Auger, 4, rue Dufresne ; Wm. Labrecque, 462a, avenue Laval ; Dlle Anna Chapleau, 272, rue Champlain ; A. Lamy 20½, rue Sanguinet ; Dame J. Paquette, 25, rue Dubord ; George Turenne, 40, A, rue Visitation.

Québec.—Joseph Proulx, 255, rue St-Joseph, St-Roch ; Pierre Ouellet 5, rue St-Dominique ; Arthur Goumond, 421, rue du Roi ; S. Côté, 147, rue d'Aiguillon ; P. Gosselin, 292, rue Prince Edouard, St-Roch ; Dlle Alice Hamel, 43, rue St-Joseph.

Longueuil.—Mme Adolphe Trudeau.

Saint-Henri de Montréal.—J. N. Morin, 96, rue St-Ferdinand.

Sainte-Julie de Somerset.—Zéphirin Béliand.

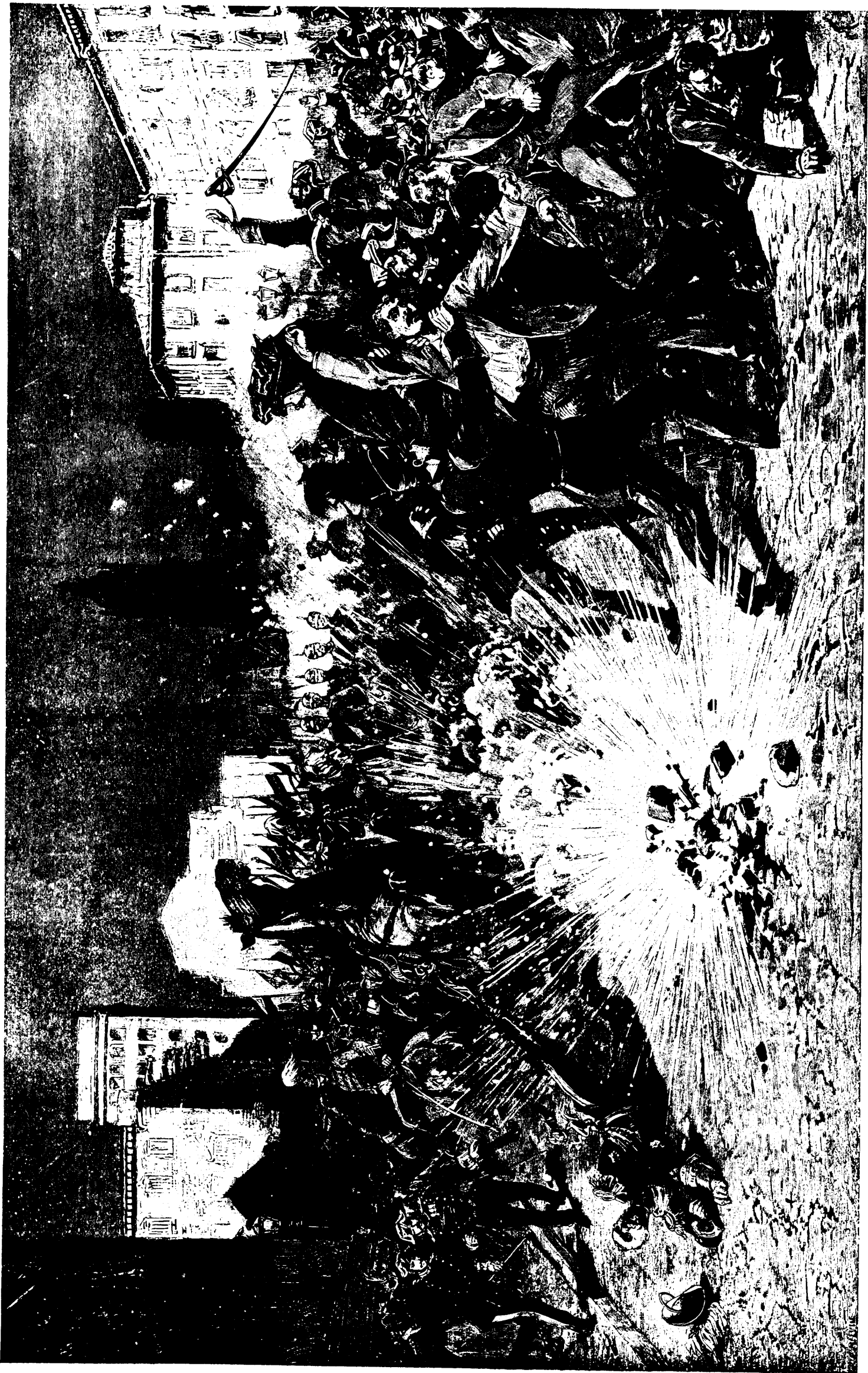
Sherbrooke.—J. B. Darche.

Fraserville.—J. A. Talbot.

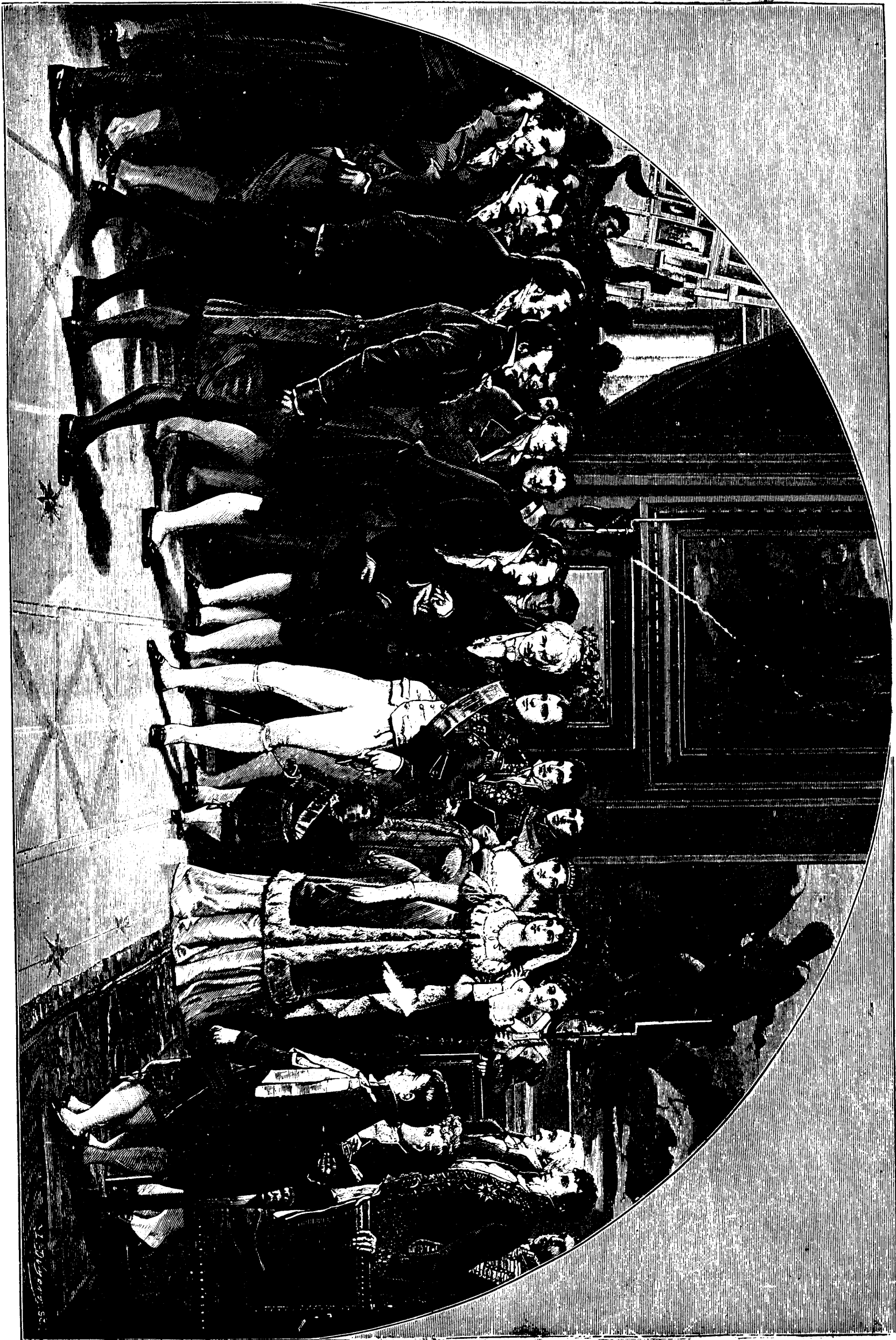
Saint-Louis de Blandford.—Rév. M. Chs-Ed. Mailhiot.

Saint-André d'Argenteuil.—C.-E. Ladouceur.

Fall-River, Mass.—F. A. Forest.



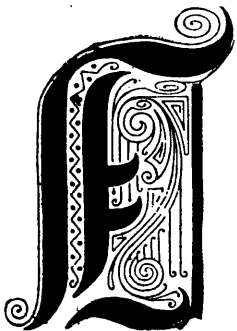
LA DYNAMITE EN ESPAGNE.—ATTENTAT CONTRE LE MARÉCHAL MARTINEZ CAMPOS



BEAUX-ARTS — DISTRIBUTION DE CROIX AUX PEINTRES ET SCULPTEURS, PAR NAPOLEON 1er.—(Tableau de M. A. Yvon)



FRÈRE PAILLASSE



FRÈRE Paillasse était un des religieux convers de l'abbaye de Notre-Dame de La Trappe, près de Mortagne, en France.

Ancien clown ou bouffon de cirque, frère Paillasse s'était naguère présenté au monastère, sous le coup d'une terrible épreuve.

L'abbaye, le monastère a toujours été le refuge des malheureux ; toujours

ses portes se sont ouvertes aux indigents, aux désespérés, aux déclassés, aux égarés des voies morales ainsi qu'aux dévoyés de la vie chrétienne.

Aussi, quand Paillasse se présenta à l'abbaye de La Trappe, son huis consolateur s'ouvrit-il devant lui à deux battants, s'interposant dès lors sans retour entre lui et le monde févrex et injuste qu'il venait de traverser.

Comment Paillasse, dont le nom et le métier sont pour ainsi dire l'antipode, l'antithèse de la gravité et de l'austérité de la vie religieuse, avait-il été roulé par les flots du hasard qui, on le sait, n'est qu'un des synonymes de la Providence, jusqu'aux portes de cette maison bénie ? C'est ce que nous apprendrons au moment opportun.

Paillasse était un enfant abandonné, fruit de cette illégitime maternité qui, trop souvent, augmente la gravité de sa faute en délaissant l'être innocent qu'elle devrait élever avec amour et courage, en pénitence de sa faiblesse.

Recueilli par une troupe de saltimbanques au bord de la route, Paillasse avait été élevé par une mère d'aventure ou plutôt, une nourrice mercenaire.

On l'avait, en effet, adopté en prévision des nécessités du métier ou parce que, plus tard, on aurait besoin d'un jeune. Aussi, l'enfant trouvé avait-il été allaité et nourri bien plus en vue du trapèze et de la corde raide qu'en considération de son délaissement et que dans le but d'en faire un homme, un chrétien.

Comme l'enfant délaissé ne portait sur lui, lorsqu'on le découvrit, aucun indice qui révélât son état civil, ses parents d'adoption, en gens pratiques, le nommèrent simplement Paillasse ; cet appellatif était aussi un nom prédestiné qui annonçait sa vocation forcée.

Elevé à la diable, c'est-à-dire, avec rudesse, militairement, sans soins matériels un peu délicats et surtout, ce qu'il y a de plus triste, sans prière et loin de toute éducation religieuse, le petit Paillasse était ainsi un enfant de la rue et du ruisseau, selon l'expression consacrée pour désigner un enfant dont l'éducation est négligée.

Par contre, son éducation physique fut menée rondement et se montra merveilleuse ; aussi, dès l'âge de sept ans, Paillasse exécutait-il déjà une jigne au cirque sur la tête de son maître et servait-il de dépêche, au double trapèze.

En cette qualité, il était lancé des bras d'un trapéziste dans ceux de l'autre, en lui faisant franchir un abîme dans le vide, de dix pieds de longueur sur trente de profondeur, au niveau de la tête des spectateurs ; il faisait avec désinvolture le drapeau ou la fourche sur la perche portative, soutenue à la ceinture d'un équilibriste ; dans cette position, il envoyait force baisers au public, agrémentés, de temps à autre, d'un gentil pied de nez. Il marchait aussi sur la corde raide avec la

gracieuse légèreté de Vénus qui, dit la fable, courait sur les épis de blé sans presque les courber : bref, Paillasse avait tous les talents du bateleur.

Sur les tréteaux, il prenait part à la parade de la troupe, afin d'attirer sur les banquettes une belle et nombreuse société (cliché de batelage). Entre temps, sa main enfantine faisait résonner victorieusement la grosse caisse sous les coups de la mailloche. Paillasse, enfant, manifestait en outre, des aptitudes à jouer tous les rôles de Pitre : Gros Guillaume, Turlupin, Bobèche ou Galimafré, et son maître escamotait à l'horizon les beaux jaunets (pièces d'or) que ce Guignole en herbe allait faire tomber dans son escarcelle.

Enfin, l'organe musical de Paillasse était assez agréable pour être mis, dès à présent, à contribution par son maître ; aussi, terminait-il la parade par cette petite ariette, composée sur la commande du patron par quelque poëtereau famélique :

Entrez, entrez, entrez,
C'est l'instant, c'est l'instant,
Et tous messieurs, vous direz en sortant :
Il est épatant, ce petit bout d'homme,
Il étonne les malins, les aplatis ;
Messieurs, mesdames c'est moi qui suis
Le merveilleux petit bonhomme !

* *

Paillasse grandit et avec l'âge, réalisa tous les désirs de son singe, expression consacrée en pareil cas pour désigner le chef d'une entreprise charlatanesque quelconque, de même qu'aujourd'hui, certains ouvriers irrévérencieux donnent cette épithète à leurs patrons.

A vingt ans, notre funambule n'avait pas son pareil dans tous les cantons d'alentour pour les exercices de voltige. La saltation ou l'art de la danse scénique n'avait pour lui aucun secret ; il excellait dans la gymnastique de cirque ou en haute école. Il tournait, faisait le soleil autour de sa barre de trapèze, rapide comme une poulie ; homme volant, d'un bond il franchissait les vingt pieds qui séparait son double trapèze : quelquefois, il exécutait un et même deux sauts périlleux dans le vide avant de rejoindre le second trapèze. Dans la voltige à cheval, autour de la piste, il traversait un cercle hérissé de poignards et retombait tête en bas sur la selle, puis se laissait glisser à terre sur les mains : il sautait ensuite à pieds sur son bucephale au moment où celui-ci passait devant lui au petit galop. D'autres fois, de son cheval en mouvement, il franchissait une longueur de sept pieds entre deux haies de fusils croisés, qui faisaient feu au moment de son passage ; deux secondes, on le perdait de vue au milieu de la fumée et on l'y cherchait encore, que déjà il était de nouveau planté sur son poulet-d'inde, ainsi qu'il désignait son cheval, exécutant les tours les plus vertigineux.

Bref, ces exercices exceptionnellement dangereux, que nombre de nos lecteurs ont admirés dans les cirques et les parcs-spectacles de notre cité, étaient accomplis par lui avec tant de brio et d'habileté, que le public était émerveillé ; aussi, souvent des femmes criaient-elles grâce, émues qu'elles étaient du danger couru par le jeune athlète, mais lui ne s'arrêtait point et semblait se griser dans l'exécution de ces chefs-d'œuvre de la vélocité.

On ne lui avait jamais appris à lire ; en revanche, son imagination était prompte et il avait une telle verve que son impresario l'avait chargé de faire la réclame à la devanture de son théâtre forain. Il possédait l'éloquence du boniment, vous débitait des phrases d'une bouffonnerie typique et vous décochait des traits d'un burlesque désopilant, ce qui lui inspirait des gauloiseries de ce genre, par exemple :

« L'autre jour, j'étais allé me ressusciter d'un petit verre de tafia, chez le traiteur du coin, lâbas : excellent, soit dit en passant, pas le traiteur, mais le ratafia ; j'étais donc là à sirotter mon fonds tout en causant avec ma charmante qui couche toujours dans ma poche et sur mon cœur ; la voici ! (et ce disant, il exhibait un affreux brûle-gueule—pipe—noir comme l'ébène), lorsque monsieur Quidam arrive et dit en me voyant :

« —Tiens ! voilà le paillasse du cirque de la foire.

« A ce mot, mon sang devint rouge de colère, et je riposte :

« —Moi, paillasse, paillasse, eh bien ! je vas vous faire voir que je ne suis pas fait de paille : monsieur, si vous n'êtes pas mou comme du trèfle, vous allez accepter une partie de carte avec moi, et si vous avez du cœur l'un des deux restera sur le carreau !

« En effet, le gaillard avait du cœur, il joue pique, mais v'lan ! je lui flanque un atout qui pouvait compter comme un coup de piquet et le rend tout capot. Mazette ! aussi, j'ai gagné la partie et lui a perdu la carte ! »

Une autre fois, Paillasse disait au public, une lettre à la main :

—Mes amis, je dois vous dire, si cela peut vous faire plaisir, que j'ai reçu aujourd'hui une lettre de mon père, mais comme ce qu'elle me dit ne vous regarde pas, souffrez que je la remette dans ma poche... ; ah ! pardon, il y a pourtant un *post-scriptum* qui peut vous intéresser, le voici : « Mon cher enfant, dit papa (pauvre enfant, qui était-il ce père), j'ai le plaisir de t'annoncer avec regret que not' chat vient de se casser la patte ; je souhâte, mon cher fils, que la présente te trouve de même ! »—Et l'on riait—Vous concevez, ajoutait l'intermittent Paillasse, que j'ai répondu illico à une lettre si touchante, vu l'affaire du chat : voici ma réponse :

« Très cher papa,—Je sais bien que vous avez toujours eu pour moi des boyaux de père ; aussi, je vous récris ainsi que je vous l'ai promis que j'ai bin besoin de sous, et comme je n'ai plus rien à vous dire, ma lettre est finie. Votre bien aimable,

« PAILLASSE. »

« Cher papa, je vous envoie un *post-scriptum*, le voici : Attention, cher auteur de mes nuits et même de mes jours, car quand je signe du mot paillasse, je ne veux pas parler de celle sur laquelle vous couchez. »

—Vous comprenez, vous autres, disait Paillasse au public, que papa aurait pu parfaitement prendre mon nom de Paillasse comme un nom commun, tandis que mon nom est un nom propre, parfaitement propre, tout ce qu'il y a de plus propre, puisqu'il m'appartient en propre, à moi tout seul, enfin. J'ai bien fait, n'est-ce pas, mesdames et messieurs, d'ajouter ce *post-scriptum*, puisque sans lui, papa n'aurait pas su à quel paillasse répondre. Voyez-vous, je suis propre à rien, impropre à tout, et j'aime à traiter les affaires proprement. »

Tout cela était burlesque mais le gros public aime ces sornettes et s'en amuse.

Cependant, Paillasse donnait parfois, dans les parades, des ripostes aussi profondes que spirituelles et qui faisaient sensation ; celle-ci, entre autres.

—Si je mets dans un sac, disait son patron, un avocat, un procureur et un avoué et que j'en tire un des trois au sort, qu'en sort-il ?

Alors, Paillasse regardait finement le public et répondait avec malice :

—Un voleur !

Cette saillie dératat l'auditoire.

* *

Paillasse faisait donc la prospérité de la roulotte, c'est-à-dire, de l'établissement du saltimbanque, quand un beau jour, au moment où, pour la millième fois, il évoluait avec autant de grâce que de hardiesse sur son trapèze, une des cordes se brisa et il tomba dans le vide. Malheureusement, il n'y avait pas de fillet au-dessous du trapèze, Paillasse n'aimant pas cette toile d'araignée qui, disait-il, contrariait l'œil du public ; aussi, le pauvre Paillasse en fut-il victime : il rebondit sur le sol où on le ramassa inerte et brisé.

Conduit à l'hôpital, il flotta longtemps entre la vie et la mort ; enfin, sa forte constitution le sauva. Une enquête établit qu'un jaloux, comme il s'en rencontre tant parmi les émules du tremplin, avait coupé la corde fatale aux trois quarts ; cependant, on ne put découvrir l'auteur de cette odieuse méchanceté, monstreuse même, car Paillasse était modeste, doux, serviable et bon camarade pour tous ses collègues.

Quand le pauvre pitre sortit de l'hôpital, sa

santé était bien rétablie, mais la carrière de gymnasiarque lui était désormais fermée. Une certaine raideur dans les articulations paralysait sa souplesse et ne lui permettait plus les exploits aériens avec lesquels il affolait naguère le public.

Il se mit bravement alors à chercher du travail. Mais ici, encore, autre difficulté.

Une grande défiance régnait parmi les populations contre les saltimbanques qu'on considérait généralement comme des voleurs, des êtres immoraux ou des méchants, narguant Dieu et le diable.

Paillasse frappa à toutes les portes, offrant ses mains aux labours les plus durs et les plus humbles, surtout à la campagne ; partout, les gens prévenus, fermaient avec stupeur, la porte sur lui. A la fin, il s'offrit au pair, c'est-à-dire, pour la nourriture et l'habillement : même rebuffade.

Ce public qui l'avait adulé, lui, Paillasse, alors qu'il n'était que pitre, le repoussait avec horreur, maintenant qu'il ne lui demandait qu'un morceau de pain en retour d'une journée de fatigues.

Ah ! qu'il avait appris à connaître le monde depuis qu'il avait été mis en contact avec le besoin.

Sans ressources, sans amis, son ancien patron ne le regardant même plus lui-même, depuis que Paillasse s'était, selon sa propre expression, brisé le grand ressort.

Enfin, il en fut réduit à mendier. Chose triste à dire, c'est à peine si le pauvre garçon trouvait encore là de quoi se sustenter.

Beaucoup le repoussaient brutalement, en l'apostrophanant indignement. On l'appelait misérable, porte-malheur, suppôt de Satan et autres épithètes plus outrageantes encore. Pis que cela, quelques-uns menaçaient de le frapper, voir même de le tuer, s'il revenait encore, par sa présence, attirer la malédiction sur leur maison. Même parmi les âmes charitables, combien qui, ne pouvant vaincre totalement cette répulsion, cette horreur, devrions-nous dire, qu'inspirait alors la vue d'un saltimbanque en disponibilité, ne lui faisaient la charité que par une sorte de crainte superstitieuse et se hâtaient de lui faire l'aumône pour éloigner promptement sa personne néfaste. Quant à un gîte, pour la nuit, il lui était à peu près impossible d'en découvrir : personne n'aurait voulu prendre la responsabilité de loger un danseur de corde, regardé, à ce moment-là, comme un être de mauvais augure et un *jettatore*, c'est-à-dire, un jeteur de sort dont les sortilèges sur la maison qui l'aurait logé, auraient pu rejallir, disait-on, sur les voisins.

Tels étaient encore les préjugés d'une partie des populations de l'Europe contre les bateleurs, au commencement de ce siècle, époque où se passe notre récit.

Heureusement, aujourd'hui, ces préventions sont évanouies, et partout maintenant l'on considère l'art du saltimbanque comme un métier parfaitement légitime.

Notre héros but donc le calice de l'épreuve jusqu'à la lie.

Ne pouvant que rarement obtenir un abri pour la nuit, il dormait, la plupart du temps, sous le rayonnement glacé des étoiles, car l'hiver était venu.

Exténué de fatigues, dormant très mal, mordu qu'il était par le frimas des nuits, n'osant, honteux de son délabrement, demander protection à l'autorité, évitant, la nuit, d'approcher des habitations où souvent il était signalé, sous peine de se faire enlever un morceau de ses loques ou de se faire tailler une bouchée dans ses maigres mollets par les chiens qu'on lançait sur lui, ne mangeant à peu près que du pain sec, et encore, pas toujours à sa faim, le malheureux Paillasse, maigre, pâle et défait, n'était plus qu'un spectre ambulante.

Des symptômes alarmants l'avertissaient qu'il allait bientôt tomber de misère, peut-être d'inanition, et mourir loin de tout secours, couché dans la neige, enseveli dans le froid linceul qui maintenant couvrait la terre.

Si encore il savait prier, ce serait une consolation, pensait notre pauvre bon Paillasse ; mais non, on ne lui avait seulement pas appris à faire le signe de la croix : on n'avait songé qu'à cultiver ses nerfs et exploiter ses muscles, et on avait totalement négligé son âme. On l'avait élevé comme un animal utile : il avait reçu l'éducation d'un chien

savant ou d'un cheval dressé en haute école de manège.

Ces amères réflexions ajoutaient à la tristesse de sa situation ; il remonta les vingt-et-un ans qu'il avait parcourus, déjà, de sa triste existence : son berceau sans baptême, presque sans innocence ; son enfance sans première communion, partant, sans bonheur ; sa jeunesse, sans prière comme aussi sans force et sans consolation ; enfin, jamais la moindre pratique religieuse, en un mot, toute sa vie loin de Dieu, et il allait mourir !

Ah ! s'il avait pu recommencer l'existence, comme il aurait vité jeté là anneaux, trapèzes et le reste, qui ne lui avait rapporté qu'heurts et malheurs, et se serait jeté obscurément dans un humble métier où il aurait eu le loisir et l'occasion de faire son éducation religieuse. Alors, oppressé par ces désolantes pensées, le cœur de Paillasse, ce pauvre cœur resté honnête et bon en dépit des orages de la vie et du milieu indifférent et même impie où vivait le pauvre Paillasse, ce cœur qui n'avait connu ni amour maternel, ni amitié, ce cœur épouvanté alors par l'isolement, accablé par les regrets, éclata dans la douleur, et l'infortuné Paillasse pleura amèrement.

Longtemps, il s'abîma dans son désespoir, assis sur une borne au bord du chemin, délaissé au milieu des ténèbres de la nuit. Autour de lui, la neige faisait rage et la bise, une bise glacée et saisissante, pénétrait brutalement à travers ses haillons et tordait ses moelles.

Cependant, le malheureux Paillasse restait là, hébété, comme inconscient de sa triste position, absorbé par sa douleur morale, en dépit du froid qui le tenaillait, de ses dents qui claquaient, dans cette nuit sibérienne aux reflets sinistres, lancés par le spectre menaçant de la neige.

Enfin, la froide température resta vainqueur et ses morsures rappelèrent ce martyr des préjugés à la réalité.

Il se leva péniblement, titubant sur ses faibles jambes ankylosées par le froid et, tout en essayant ses larmes gelées sur ses joues haves, Paillasse se remit en marche, en exhalant un profond soupir.



(La fin au prochain numéro)

LE VIOLON ENCHANTÉ

IDYLLE RUSSE

Vlasin Doroskenko était un garçon doux et timide, qui baissait les yeux sous le regard des jeunes filles.

Était-ce sa pauvreté qui le rendait honteux ; était-ce parce que les jeunes filles s'écartaient sur son passage !...

Pourtant Vlasin était beau et robuste ; son visage était énergique et noble ; sa chevelure noire retombait en boucles sur ses épaules.

Peut-être dissimulait-il et se montrait-il si craintif pour mieux tromper son monde, et pour mieux entendre ce qui se disait autour de lui.

Ce qui le tourmentait par-dessous tout, c'était la haine toute particulière qui lui marquait Dalena, la fille du riche fermier Betzkor, qui répondait à son tendre sourire pour une moue dédaigneuse, cruelle même.

Il se cachait derrière les piliers de l'église et derrière les buissons pour la voir passer.

Un soir, le pauvre Vlasin traversait le village ; il aperçut dans l'ombre une forme humaine et entendit une voix qui psalmodiait une prière.

S'étant approché, il reconnut Abisch, sorte de sorcier, musicien à certaines heures, et tirant d'un vieux violon des sons étranges, voire même diaboliques. On avait pour lui le respect dû à tout chironomien éprouvé.

—Qu'as-tu, lui demande Vlasin ?

—Ce que j'ai ? répliqua Abisch d'une voix plaintive ; hélas ! je n'ai rien... mais, comme tu le vois, je suis poursuivi, menacé par un chien qui me semble enragé.

Le sorcier était affectivement aux prises avec un chien, mais ce n'était pas un animal redoutable, car il n'était guère plus gros qu'un rat.

Vlasin l'en délivra sans peine et aussitôt, en reconnaissance de ce grand service, Abisch tira de son manteau un vieux violon, en disant :—Tu m'as sauvé la vie, prends cet instrument, et que l'amour te soit désormais propice.

—Je te remercie, dit le jeune homme mais je n'en sais point jouer.

—Ce violon joue de lui-même, répondit le vieillard.

Alors presque effrayé, moitié réjoui, Vlasin s'écria : Mais c'est donc un violon enchanté !

Le sorcier haussa les épaules et disparut en ricanant dans les hautes herbes de la steppe.

Sur quoi Vlasin, un peu sceptique, essaya l'instrument qui rendit aussitôt des sons tels que les oiseaux de la plaine vinrent l'écouter.

Pendant plusieurs jours il erra dans la steppe, et un soir, dans le vent qui passait, lui revint l'air oublié d'Hmelnitzki.

A cet appel, une vision parut ; mais ce n'était pas Russalka, car sa chevelure bouclée, coiffée d'une capuche blanche, n'était pas de couleur d'or.

Vlasin frémit ! C'était Dalena ! Dalena qui, pour donner une contenance à sa pudeur, effeuillait des fleurs les unes après les autres.

—C'est toi qui charmes ainsi les échos ? lui demanda-t-elle.

Vlasin, muettement, prit son violon et se mit en devoir d'en tirer une mélodie, mais les cordes rendirent des accords tellement ensorceleurs que Dalena le suivit et qu'enthousiasmée, elle porta sa main mignonne sur son bras et l'accompagna de sa voix douce comme une clochette argentine.

Depuis ce soir-là, ils se rencontrèrent tous les jours.

Vlasin devint hardi et fier, traversa le village sans baisser les yeux, suivi de toutes les jeunes filles, et l'on disait :

—Vlasin a donc un violon enchanté, pour que toutes les vierges en soient émerveillées.

Mais un beau dimanche, après la prière, les jeunes et les vieux complotèrent :

—Mettez en pièces le violon !... A l'eau, le sorcier ! s'écriaient ils.

Les plus audacieux se ruèrent sur Vlasin mais, par sa puissance toute fascinatrice, le violon arrêta leur colère, si bien que tous, garçons et jeunes filles, se mirent à danser.

Cependant le vieux Betzkor se révolta contre l'accaparement de sa fille au moyen de ce violon.

Il appela le curé qui, écartant ses cheveux blancs, dit :

Je vois bien là-dessous un enchantement ; mais un enchantement que vous ne comprenez pas et qui ne saurait offenser Dieu en aucune façon.

—Que dois-je faire, alors ? dit le père de la jeune fille.

—Donnez-lui Dalena pour femme ; c'est tout.

Aujourd'hui, la fille de Betzkor est la femme de Vlasin, et lorsqu'ensemble ils traversent la steppe verte, lorsque le violon résonne et que leurs voix s'unissent pour célébrer le ciel bleu, il n'y a certes pas, de par le monde, de couples plus heureux.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Sauce de Chili.—Trente tomates mûres, pelées et hachées fin ; cinq gros oignons, hachés fin ; huit piments verts ; cinq cuillerées à soupe de sucre ; trois cuillerées à soupe de sel ; huit tasses de vinaigre. Faites bouillir tout ensemble pendant deux heures et demie, ensuite mettez en bouteilles.

Purée de tomates salées.—Ceci est une conserve d'hiver. On fait fondre ensemble les tomates et le sel dans la proportion d'une livre de sel pour quatre de fruit. On laisse bien égoutter, puis on passe au tamis et on fait jeter un bouillon complet en remuant sur le feu avec la spatule de bois.

On conserve en pots ou en tonnelets couverts d'un linge avec de la somure ou de la graisse de veau en couche épaisse. Tenir au frais.

Lorsqu'on emploiera cette tomate, on tiendra compte du sel qu'elle a absorbé et l'on n'assaisonnait pas si fortement que de coutume les mets dans lesquels elle entrera.

NOTES & FAITS



Les traces de l'écriture.

Un professeur de l'Université de Louvain, M. Bruylants, indique un procédé permettant de découvrir tout changement opéré dans l'écriture d'un texte sur un papier quelconque. Il suffit tout simplement de mettre quelque temps le papier au-dessus d'une soucoupe contenant de l'iode. Tout trait qui a été tracé sur le papier apparaît en brun violacé. Les traces des doigts sont même signalées. On devine le parti qu'on pourra tirer de ce procédé dans les expertises judiciaires.

* * * *

Pour Jésus-Christ

Pendant le siège de Paris, un Frère des Ecoles chrétiennes soignait, avec un dévouement rare, un pauvre soldat atteint de la variole noire. Un témoin s'étonnait de son courage en lui disant :

—Ce que vous faites là, je ne voudrais pas le faire pour dix mille francs.

—Mais, je ne le ferais pas pour cent mille, répondit le Frère.

Puis, se recueillant, en baisant son crucifix, il ajouta, avec un sourire angélique :

—Je le fais pour Jésus-Christ.

* * * *

Une curieuse épitaphe

Voici l'épithaphe composé pour le maréchal de Saxe, mort à cinquante-cinq ans :

Son courage l'a fait admirer de chac
Il eut des ennemis, mais il triompha
Les rois qu'il défendit sont au nombre de
Pour Louis son grand cœur se serait mis en
A table, verre en main, il en valait bien
C'était là seulement qu'il se plaisait à
Pour s'y être trop plu, ce héros *hic ja*
Il mourut en novembre, et de ce mois le
Strasbourg contient son corps en un tombeau tout
Pour tant de *Te Deum* pas un *De profun*

Age du maréchal . . .

* * * *

Mesures du Canada

Voici quelques notions de mesure qu'il est bon de tenir à sa portée si on ne peut toujours les garder dans sa mémoire :

1 perche mesure 16½ pieds ou 5½ verges.
1 mille comprend 320 perches.
1 mille mesure 1,760 verges.
1 mille mesure 5,280 pieds.
1 pied carré contient 144 pouces carrés.
1 verge carrée contient 9 pieds carrés.
1 perche carrée contient 272½ pieds carrés.
1 acre contient 43 560 pieds carrés.
1 acre contient 160 perches carrées.
1 quart de section contient 160 acres.
1 acre mesure environ 208¾ pieds carrés.
1 pinte d'eau pèse une livre.
1 gallon d'eau comprend 231 pouces cubes.
1 gallon de lait pèse 8 livres 10 onces
1 section, ou un mille carré, contient 640 acres.
1 pied solide ou pied cube contient 1,728 pouces cubes.

* * * *

Histoire des mots

On a remarqué que le mot *sac*, dont l'origine première n'est pas bien déterminée, est peut être celui de tous les mots dont la forme est la plus identique dans les langues anciennes et modernes. Les Syriens et les Chaldéens disaient *saka*, les Hébreux *sak*, les Grecs *sakkos*, les Latins *saccus*, les Egyptiens, Samariens et Phéniciens *sak*, les Arabes disent *sacarron*, les Arméniens *sac*, les Italiens *sacco*, les

Allemands *sack*, les Anglais *sacke*, les Danois *sacck*, les Palonais *zako*, les Flamands *zak*, etc.

Partant de cette remarque, un certain Emmanuel, juif et poète bouffon, qui vivait à Rome il y a quelques siècles, explique dans un de ses sonnets comment le mot *sac* est resté ainsi dans toutes les langues. Ceux qui travaillaient à la tour de Babel, dit-il, avaient comme un manœuvre chacun un sac. Quand le Seigneur confondit leurs langues, la peur les ayant pris, chacun voulut s'enfuir et demanda son sac. On n'entendit répéter partout le mot *sac*, et c'est ce qui fit passer ce mot dans toutes les langues que l'on parlait alors.

* * * *

Pour vivre vieux

Voulez-vous vivre vieux ? C'est bien simple.

Un médecin qui vient de mourir à l'âge de cent sept ans a fait connaître, avant sa mort, le secret de sa longévité. Il suffit, pour arriver à ce résultat, de placer son lit du nord au sud, dans la direction des grands courants magnétiques du globe.

On a remarqué, en effet, que le flux du courant électrique est plus intense dans la direction du nord pendant la nuit que pendant le jour. En tournant la tête au nord, ou plutôt légèrement vers l'est, dans le flux même du courant électrique, on se trouve dans les meilleures dispositions pour goûter un repos parfait.

L'influence du courant magnétique sur le corps de l'homme a été constatée depuis longtemps, et, en 1765, le docteur Clarich, à Göttingue, guérissait les maux de dents en dirigeant vers le nord le visage de la personne sur laquelle il opérait et en touchant la dent malade avec le pôle sud d'un barreau magnétique.

Si pour vivre vieux il suffit de se coucher du nord au sud, cela vaut bien la peine de changer son lit de place

* * * *

Idées superstitieuses attachées à l'intempérie des saisons

1 Les Hérules massacraient leur roi quand des
2 pluies détruisaient les biens de la terre.
3 "Sept choses, disent les anciennes lois d'Irlande,
4 témoignent de l'indignité d'un roi. Opposition
5 illégale dans le conseil, infraction aux lois,
6 disette, stérilité des vaches, pourriture du fruit,
7 pourriture du grain mis en terre. Ce sont là sept
8 flambeaux allumés pour faire voir le mauvais gou-
9 vernement d'un roi."

10 L'historien espagnol, Solis, raconte que lorsque
11 l'empereur du Mexique montait sur son trône, on
12 lui faisait jurer que, pendant son règne, les pluies
13 auraient lieu suivant les saisons, qu'il n'y aurait ni
14 débordement des eaux, ni stérilité de la terre, ni
15 maligne influence du soleil.

En Chine c'est aussi une maxime reçue que si l'année est bonne, c'est que l'empereur est béni du Ciel, et ses sujets lui en tiennent compte. Mais il court grand risque d'être détroné, s'il survient quelque tremblement de terre ou une suite d'inondations ou d'incendies, car alors on voit un arrêt du Ciel dans ces désastres.

* * * *

Les chiens du Mont Saint-Bernard.

Entre la Suisse et l'Italie s'élève une immense chaîne de montagnes, dont les sommets les plus élevés sont hauts de plus de deux mille mètres et couverts de neiges éternelles. Un de ces sommets porte le nom de Saint-Bernard ; il est traversé par une route très-fréquentée et très-dangereuse.

Tantôt elle est resserrée entre d'énormes rochers qui s'élèvent jusqu'aux nues, tantôt elle longe des abîmes effrayants. Pendant l'hiver, des tourmentes de neige enveloppent les voyageurs, obscurcissent l'air, couvrent les routes et les sentiers.

Au printemps, d'autres dangers attendent le voyageur. La chaleur du soleil amollit la neige au sommet des montagnes, une pelote s'en détache, et, roulant sur elle-même, grandit démesurément et se précipite avec fracas vers la vallée, brisant sur son passage arbres et rochers, et ensevelissant sous sa masse les voyageurs, les voitures, les animaux, les maisons et même des villages entiers. C'est là ce qu'on nomme une avalanche.

Il y a plus de mille ans, un pieux prêtre, nommé Bernard, résolu de venir au secours des voyageurs : de ses propres deniers, il fit construire un hospice sur la crête de la montagne, dans un emplacement à l'abri des avalanches. Il le confia à des moines de Saint-Augustin. Ces hommes courageux et dévoués habitent à 2,300 mètres au-dessus de la plaine, au milieu d'un hiver éternel.

Les moines du Saint-Bernard sont la Providence des voyageurs. Quand ces derniers, après une marche pénible de sept heures, arrivent à l'hospice, ils y trouvent un appartement parfaitement chauffé, un repas fortifiant, un gîte convenable, et tout cela gratuitement.

Mais là ne se borne pas la mission de ces bons religieux. Chaque jour, au milieu des tempêtes et des tourmentes de neige, ils sortent, et, bravant la mort, se dispersent de tous côtés, pour aller à la recherche des voyageurs égarés.

De grands chiens les accompagnent : le chien du Saint-Bernard, dressé avec soin, a un instinct particulier pour découvrir les voyageurs ; souvent même, il se livre seul à cette noble chasse.

Trouve-t-il les traces d'un homme, il cherche avec ardeur, fouille la neige, déterre l'infortuné, lui lèche la figure et les mains pour le rappeler à la vie, lui présente le flacon de vin qu'il porte suspendu à son cou, ou bien l'intelligente bête court à l'hospice et appelle du secours. Deux ou plusieurs religieux suivent le chien, accourent auprès du malheureux. On lui prodigue les soins les plus assidus, on le transporte à l'hospice, où, grâce à une sollicitude de tous les instants, il ne tarde pas à retrouver ses forces.

On cite un chien du Saint-Bernard, du nom de Barry, qui a sauvé, lui seul, plus de soixante-dix personnes !

* * * *

Pot de pensées

Il résulte d'une statistique que la future chambre française comptera cinq poètes. Donc, la rime n'y manquera pas. Mais la raison ?

Les employés des magasins de nouveautés se plaignent du surcroît de travail. C'est dans les magasins de blanc qu'on travaille comme des nègres.

On annonce que M. Emile Zola va publier, coup sur coup, deux ouvrages qu'il intitulera : *Rome* et *Paris*. Inutile d'ajouter que ce sont deux œuvres capitales.

LE CHERCHEUR.

NOUVELLES A LA MAIN

—Chéri, offre-moi cette rivière ?

—Non ; elle me mettrait à sec, tout en me coulant.

* *

—Papa, écoute comme j'imité bien les animaux.

—Mon fils, pour faire la bête, attendez que vous ayez l'âge de raison.

* *

Une veuve raconte ses chagrins à une amie.

—La nuit, je rêve de mon pauvre mari. Je le revois tel qu'il était.

L'amie navrée.—Quelle horrible cauchemar !

* *

Entre bonnes amies :

—Cette Mme X . . . , elle est bien fin de siècle !

—Dites de "demi siècle !" Elle est si près de cinquante ans !

* *

Entre bons camarades, à l'Hôtel Drouot :

—Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

—Acheter une cage à serins.

—Tiens ! tu te mets dans tes meubles !

* *

Louise—Je vous aime beaucoup Albert, mais je ne pourrais pas vous épouser. Je ne crois pas que nous soyons heureux, ensemble.

Albert—Mais, ma chère Louise une fois marié, je ne serai pas souvent à la maison.

LES MANGEURS DE FEU

Première Partie

Le Capitaine - Rouge

— Mon Dieu, je sais ce que vous allez me répondre ; mais je vous ferai remarquer que les arguments à l'aide desquels vous voulez soutenir vos prétentions sont absolument contraires aux règles les plus simples du sens commun . . .

— Mes prétentions ! mais c'est vous qui . . .

Impossible d'aller plus loin ; John Prescott qui ne vous écoutait même pas poursuivait d'un air de triomphe :

— Oui, vos intentions . . . je sais bien que tout peut se soutenir ; qu'à l'aide de pitoyables subterfuges de logique, on peut arriver à donner une apparence de raison aux opinions les plus ridicules, mais . . .

Vous preniez le parti de vous esquiver, et pendant deux heures John Prescott continuait à rétorquer les arguments qu'il vous prêtait, à vous acculer dans l'impasse de ses syllogismes, à vous battre à plate couture ; et le lendemain vous l'entendiez qui disait avec la plus entière bonne foi : " J'ai discuté hier cette question avec un tel . . . Après deux heures de faux-fuyants, d'arguties pendant lesquelles il m'a été difficile de placer un mot, j'ai fini par lui faire comprendre toute l'absurdité de ses idées, et en résumé, il a eu la loyauté de se rendre à mon raisonnement." Excellent homme au demeurant, et prêt à se jeter au feu, comme Davis, pour son capitaine.

Tout l'état major de Johnatan Spiers allait se composer de ces deux hommes seulement, auxquels il avait adjoint en dernier lieu, très honorable Jonas Habacuc Littlestone comme commissaire agent comptable.

Mistress Littlestone ayant depuis plusieurs mois précédé son mari dans un monde meilleur, master Littlestone avait supporté ce coup terrible avec un rare stoïcisme et il s'en était peu à peu consolé en s'habituant à cette pensée qu'il irait la rejoindre le plus tard possible. Mais, par un de ces revirements politiques si fréquents aux Etats-Unis le gouverneur de l'Etat de Californie, qui était républicain, ayant été remplacé par un gouverneur démocrate, M. le second clerc Sam-Elisée Darling, qui avait prudemment passé aux démocrates à la veille des élections et s'était fait distinguer pour sa fougueuse éloquence dans les meetings, fut élevée à la dignité de premier clerc de la haute cour. Son premier acte fut d'expédier à master Littlestone l'ordre d'avoir à déguerpir dans les deux heures.

Johnatan Spiers, ayant connu l'aventure, avait fait offrir à Littlestone le poste que ce dernier avait accepté avec empressement. En vertu de son engagement, il devait ses services au capitaine sur terre, sur mer et dans l'air, pendant cinq ans. Ces mots : *et dans l'air*, y étaient bien en toutes lettres.

L'équipage du *Remember* se composait des cinq marins mécaniciens dont nous avons parlé plus haut, que le capitaine Rouge avait formés et longuement éprouvés ; ils étaient commandés par un *master* du nom d'Holloway. Les deux noirs étaient chargés du service intérieur, et le Chinois Fo avait été élevé aux délicates fonctions d'officier de bouche.

Il ne nous reste plus qu'à faire connaissance avec le mystérieux *Remember* et ses deux satellites, le *Wasp*, c'est-à-dire la *Guêpe* et le *Swan*, c'est-à-dire le *Cygne*.

La pendule de Johnatan Spiers marquait à peine onze heures vingt-sept qu'une voiture s'arrêtait brusquement devant la maison, et qu'Ivanovitch faisait son apparition dans le salon du capitaine.

— Vous êtes exact, fit ce dernier, en lui serrant la main.

— Tout est-il prêt ? demanda le Russe.

— Je n'attendais plus que vous.

— Avez-vous essayé le *Remember* ?

— Je suis sûr de mes calculs . . . J'ai tenu à ce que les expériences eussent lieu en votre présence.

— Quand partons-nous ?

— Je suis à votre disposition.

— Eh bien, de suite, j'ai hâte de voir si nous n'avons pas jeté neuf millions au vent ; faites charger ma valise, le temps de prendre une tasse de thé, et je suis à vous.

Le doute exprimé par Ivanovitch n'amena qu'un sourire de dédain sur le visage impassible du capitaine Rouge.

Dix minutes après, entraînée par son vigoureux attelage, la berline roulait dans la direction de San-José.

Précédons nos voyageurs, pour donner les explications nécessaires.

A six milles de San-Francisco, dans une vallée solitaire, sous un vaste hangar de planches hermétiquement fermé de tous côtés, reposait, entièrement terminé, le noir *Remember*, gigantesque et extraordinaire produit du génie de l'homme.

Qu'était donc le *Remember* ?

Ce n'était pas un navire destiné à sillonner uniquement l'Océan. Ce n'était pas un ballon construit seulement pour tenter la traversée de l'air.

Ce n'était pas simplement quelque monstrueux *automobile* destiné à parcourir la terre !

Mais c'était ces trois choses à la fois. Le *Remember* réalisait la con-

quête définitive de la terre, de l'air et des eaux. Il pouvait, à son gré, parcourir la partie solide du globe avec une vitesse vertigineuse, s'élançant dans les plaines célestes comme un oiseau, voguer à la surface de l'Océan, nager entre deux eaux à la profondeur qu'il lui plaisait, et plongeant à pic jusqu'au fond du lit des mers, circuler sur le sol des liquides abîmes, avec la même désinvolture et la même facilité que sur le sol libre de la terre.

Cette énorme machine, toute en acier le plus résistant et revêtue extérieurement d'une robe d'armature de cuivre pour la protéger contre l'action de l'eau, avait cent mètres de long sur vingt cinq de large et dix-huit de hauteur. Elle avait la forme d'un vaste saumon pourvu de nageoires très développées, qui servaient d'hélices dans les eaux et d'ailes dans les airs. La queue, gouvernail dans l'eau, hélice propulseur dans l'air ; le tout solidement établi sur huit paires de roues, larges chacune d'un mètre, pour que le monstre ne s'enfonçât pas dans le sol. Ces roues, destinées aux parcours terrestres et sous-marins, étaient si habilement disposées, qu'elles jouaient également le rôle de moteur, dans les airs et dans l'eau, et ajoutaient à la force des ailes et des hélices.

Johnatan Spiers était parti de ce principe indiscutable du plus lourd que l'air et que tout milieu ambiant ; et il avait raison, comme on raison, malgré tout les rêveurs, le poisson et l'oiseau. Et il était parti de là pour construire unemachin d'après les principes naturels auxquels obéissent le quadrupède, le poisson et l'oiseau les plus grandes difficultés étaient dans les *équilibres* et les *compensateurs*, mais son puissant génie en avait victorieusement triomphé.

La vapeur n'était pour rien dans la mise en mouvement du colosse. Tout était actionné par l'électricité, cette force à laquelle l'imagination de l'homme ne saurait assigner de bornes. Il avait trouvé le moyen de produire cet agent, avec l'air simple dont il n'est du reste qu'une modification, en aussi grande quantité qu'il lui plaisait ; deux *accumulateurs*, placés à l'avant et à l'arrière du *Remember*, pouvaient être chargés d'électricité à plusieurs milliers d'atmosphère, et la décharge de l'un deux était suffisante pour détruire, d'un seul coup, une ville, une armée, une flotte. Quant au terrible engin, il était entièrement à l'épreuve du boulet, de l'obus, de la torpille même, recouvert à l'intérieur et à l'extérieur de plusieurs couches intermédiaires d'un enduit isolateur qui faisait corps avec le cuivre des doublages, il suffisait de presser un bouton, pour développer tout autour de la coque du géant, un courant électrique d'une telle force, que tout corps étranger entrant dans son rayon, quelle que fût sa vitesse, était immédiatement réduit en poussière.

Tous les moyens d'attaque et de défense inventés jusqu'à ce jour par les hommes ne pouvaient donc rien contre ce colosse, dont le maître pouvait à son gré commander aux peuples et aux rois.

Il pouvait séjourner des années sous les eaux, si cela lui convenait ; car Johnatan Spiers, qui avait tout prévu, avait pourvu son *Remember* d'une forte machine qui décomposait l'eau, prenait dans les détritux animaux et végétaux dont l'eau de mer est chargée, les quantités d'azote et d'acide carbonique qui lui étaient nécessaires, et fabriquait de l'air à volonté, seule matière première dont il eût besoin pour la respiration des hôtes du *Remember* et la production de son électricité.

Le colosse n'ayant besoin ni de soutes à charbons, ni de cale à marchandises, ni de réservoir à eau, celle de la distillation suffisant, avait, par contre, l'installation intérieure la plus spacieuse, la plus commode et la plus luxueuse qui se pût voir. On n'y accédait que par une seule entrée supérieure, circulaire d'une mètre cinquante de diamètre, qui était ensuite hermétiquement fermée boulonnée, de façon que l'air même ne put s'y introduire ; une fois dans l'intérieur, on ne respirait plus que l'air artificiel. Quatre énormes lentilles en cristal d'un mètre d'épaisseur, disposées à l'avant, à l'arrière, et de chaque côté, laissaient entrer le jour et permettaient de voir tout ce qui se passait au dehors pour la direction du monstre. Il était éclairé dans ses parties sombres et la nuit, par une série de lampes électriques, qui répandaient partout la plus éclatante lumière.

A l'arrière se trouvaient les appartements du capitaine, composé de cinq grandes pièces, avec un immense salon de soixante-cinq pieds carrés, dans lequel avait été accumulé tout ce que l'imagination peut rêver d'objets d'art et de somptueux ameublements. Puis venait une série d'autres appartements, moins importants, mais aussi riches, pour le second, les officiers et des invités en cas de besoin. Au centre étaient installées les machines, dans une chambre en bronze et fer forgé, dont Johnatan Spiers avait seul la clef, et où il devait seul entrer. Toutes ces machines très simples, c'est là que s'était montré le génie de l'inventeur, avaient été construites pour durer au moins cinquante ans ; elles avaient, du reste, dans une seconde pièce, toutes leurs pièces en double et en triple, pour certaines qui se trouvaient plus délicates.

Deux cabines, fermées à tout le monde également, étaient installées à l'avant et à l'arrière, en face des lentilles de cristal, pour la conduite du *Remember*, conduite à laquelle le capitaine n'avait initié personne, afin que si l'on venait à s'emparer de sa personne par trahison, son colosse devint un

être inutile dans les mains de ses ennemis. On n'apercevait, en effet, dans ces cabines, qu'une sorte de meuble en cuivre, muni d'une trentaine de touches numérotées semblables à celles d'un piano ; mais il fallait en connaître l'usage, et surtout savoir manœuvrer pour le départ les touches de mise en communication ; sans cela, on brisait à l'instant un rouage important, qui rendait la machine impropre à tout service. Le jeu, on le conçoit, n'était plus le même également, selon qu'il s'agissait de marcher sur la terre, ou au fond de l'eau, de sillonner les airs ou la surface de l'Océan.

Les officiers et l'équipage avaient été soigneusement prévenus de toutes ces choses ; ils savaient également que le *Remember*, s'ouvrant et se fermant par l'électricité, personne ne pouvait sortir des flancs du monstre sans la volonté du capitaine Rouge ; cependant, pour le cas de mort subite, il avait, sous le sceau du serment, confié à Davis le moyen d'ouvrir le hublot du *Remember*, mais il n'avait pas été au-delà de cet inoffensif secret.

Après les chambres des machines venait celle des approvisionnements, pouvant contenir mille tonnes de conserves diverses et de liquides de toutes espèces, plus que suffisants pour nourrir le personnel du bord pendant dix à quinze ans. Aux deux côtés, bâbord et tribord, se succédaient ensuite les logements de l'équipage, des gens de service, la cuisine. Mais tout cela n'absorbait pas plus de soixante à soixante-dix mètres en longueur ; les trente mètres restant à l'avant étaient arrangés en second logement pour le capitaine, afin que le cabinet de direction du *Remember*, qui se trouvait à l'avant, fût, comme celui de l'arrière, entièrement enclavé dans les appartements personnels de Johnatan Spiers ; de cette façon, il n'y aurait jamais aucun motif, pour qui que ce fût, de se hasarder à y pénétrer.

Le capitaine Rouge avait ses desseins, épurés et travaux préparatoires terminés, construit le modèle du futur *Remember* au cinquantième, pour pouvoir se rendre compte de la justesse de ses calculs ; il faillit devenir fou de joie, lorsque, dans son pavillon élevé sur la pièce d'eau du jardin, il put, à l'aide de quelques fils conducteurs, faire courir sur le sol, voltiger dans l'air et plonger dans l'eau le spécimen de son admirable et étonnante invention ; et c'est, on a dû le comprendre, en faisant assister le Russe à cet étrange spectacle, qu'il avait, en excitant son enthousiasme et son ambition, obtenu de lui les moyens de réaliser son rêve.

Mais ce dernier, après six mois d'absence, revenait de Saint Pétersbourg singulièrement refroidi ; sans le blâmer, tout à fait, car il était l'ami personnel du *Grand-Invisible*, ses collègues du conseil suprême l'avaient traité de visionnaire ; avec le temps et l'éloignement, le souvenir des merveilles dont il avait été témoin s'était affaibli ; de plus, un savant distingué de l'Académie des sciences de Paris, à qui il en avait parlé d'une façon détournée, lui avait déclaré la chose impossible, bien que n'étant pas précisément en désaccord avec les lois physiques.

—Vous avez vu fonctionner le spécimen, lui avait-il dit, soit ! mais autre chose est de construire un joujou, et d'arriver à produire les mêmes effets sur une échelle aussi grandiose.

Bref, Ivanovitch était inquiet, nerveux, et pendant toute la route ne desserra pas les dents. Le capitaine Rouge, froissé de cette tenue, mit de son côté une certaine affectation à ne pas s'apercevoir de sa présence, et, imitant son mutisme, ne lui adressa pas une seule fois la parole.

Un demi-mille à faire encore, et on était arrivé ; mais il fallait quitter la route, et la berline était trop chargée pour avancer sans encombre au milieu des ornières d'un chemin improvisé ; on l'alléga des voyageurs.

L'heure solennelle approchait, et bien que le capitaine Rouge fût sûr de lui, l'état d'esprit de son compagnon avait fini par réagir sur lui, une terrible appréhension lui étregna le cœur... s'il allait ne pas réussir ? Si dix ans de souffrances, de privations, de rêves grandioses et de travaux sur-humains allaient en un instant s'évanouir en fumée !... Ah ! cette fois, il n'y survivrait pas... et quelle chute ridicule, en présence d'Ivanovitch, déjà à demi incrédule, et de son équipage, qui avait en lui la confiance du sauvage pour son fétiche. A cette pensée, Johnatan pressa la crosse de son revolver, pour s'assurer qu'il était bien dans sa main ; et il se fit le serment, en cas d'échec, de s'ensevelir dans son œuvre... Quel magnifique tombeau que le *Remember* !

CHAPITRE IV

Les expériences. — Le *Swan* et le *Wasp* — Terre, ciel et mer. — Le lac Eyréo

Quand on atteignit le hangar où reposait le monstre, Johnatan fit décharger les bagages et donna l'ordre à la berline de retourner à San Francisco. A peine eut-elle disparu dans la nuit, que l'intérieur de la construction de planches fut illuminé comme par enchantement, sous les vives lueurs d'une lampe électrique ; et chacun put contempler à son aise le colossal *Remember*, qui, ses deux satellites aux flancs, reposaient sur ses roues, comme un gigantesque cétacé échoué sur la plage.

Le *Wasp* et le *Swan* étaient deux réductions à cinquante pieds du colosse, construits exactement sur le même modèle, possédant les mêmes machines, les mêmes moyens de défense, avec des accumulateurs électriques d'une grande puissance, pouvant défier, chacun, toutes les flottes du monde réunies. Johnatan les avait construits pour suppléer, en cas d'accident, le *Remember* lui-même ; mais nul autre que lui ne pouvait également les mettre en mouvement.

Ivanovitch, en les voyant, eut un sourire de satisfaction intime ; il se

promettait bien, en cas de réussite, d'amener Johnatan à lui confier la direction d'un des deux.

C'était un spectacle véritablement imposant ; chacun sentait l'émotion le gagner, et le capitaine ayant fait jouer le panneau d'ouverture, ce fut au milieu d'un religieux silence que les hommes d'équipages et les noirs transportèrent dans l'intérieur les bagages et colis apportés par la berline.

Cette dernière besogne accomplie, Johnatan Spiers, à l'aide d'un simple mécanisme, fit tomber toute la devanture du hangar, et, se tournant vers Ivanovitch, lui dit ces simples paroles :

—Quand vous voudrez, monsieur.

Dans cette minute solennelle, il avait repris son énergie, tout son sang-froid ; et bien que sa vie fût l'enjeu de la partie, Prescott aurait pu lui appuyer la main sur le cœur. Le cœur du capitaine ne battait pas plus vite.

—Je suis à vos ordres, monsieur, répondit le Russe.

Le second indiqua à chacun la place qu'il devait occuper, et le panneau retomba sur le dos du colosse, interceptant d'une manière absolue toute communication avec le dehors.

Johnatan put constater immédiatement avec bonheur que la machine à air fonctionnait à merveille : tout le monde respirait librement un air frais et pur dépourvu de tout miasme et de toute vapeur étrangère.

—Venez, monsieur, dit-il brièvement à son compagnon, et il l'entraîna dans la cabine de direction située à l'avant. Un fort jet électrique projeté au dehors éclairait toute la campagne, et à travers la lentille de cristal, on distinguait jusqu'aux menus feuilles des arbrisseaux, jusqu'aux brins d'herbe des prairies.

Assis, les deux mains sur les touches de bronze, indifférent en apparence, le capitaine mit en communication les accumulateurs électriques avec les pistons cylindriques chargés de mettre les roues en mouvement.

Ivanovitch, pâle d'émotion, attendait.

—Nous partons, fit simplement Johnatan Spiers, avec une foi sublime dans son génie.

A l'instant même, le colosse s'ébranla, et on le vit, chose extraordinaire à laquelle l'officier russe pouvait croire à peine malgré le témoignage de ses yeux, chasser devant lui, par une série de projections électriques, arbres, rochers, monticules de terrain, comme des fétus de paille emportés par le vent ; l'énorme machine nivelait elle-même la route qu'elle parcourait.

A l'instant même, des hurrahs et des bravos frénétiques firent retentir les flancs du *Remember*.

—Capitaine, s'écria Ivanovitch transfiguré, vous êtes grand comme le monde.

Mais ce n'était rien encore.

Le monstre augmentait de vitesse, se jouant de tous les obstacles, et obéissant, comme un être animé, à toutes les impulsions qu'ils plaisait à Johnatan de lui communiquer. Après avoir parcouru un espace de cinq à six milles en la moitié moins de temps qu'il n'en aurait fallu à une locomotive lancée à toute vapeur, le *Remember* se releva brusquement à l'avant, comme l'oiseau qui tend le cou vers le ciel en déployant ses ailes, et s'élança dans les airs, en augmentant son allure, sans la moindre effort apparent. Arrivé à une certaine hauteur, il se mit à planer doucement au-dessus de la ville de San-Francisco endormie, évoluant avec une précision mathématique et donnant aux rares noctambules l'impression d'un nuage noir qui aurait affecté la forme bizarre d'un poisson ; puis voulant laisser un souvenir de son passage, qui mit en émoi tous les observatoires météorologiques du monde, il s'illumina quatre à cinq fois, pendant quelques secondes, d'une lueur électrique qui dessina nettement ses formes dans l'azur sombre du ciel ; puis s'élança à toute vitesse dans le sud-ouest, dans la direction de l'Arizona et du Colorado.

Le lendemain, le *Courrier de San-Francisco*, et après lui tous les journaux de l'Union, annonçaient le passage, dans le ciel californien, d'un immense bolide fulgurant à forme de poisson, passage certifié par toutes les autorités scientifiques du pays.

Après avoir franchi avec une vitesse vertigineuse les Indian's Territory, aperçu, en passant, les feux de nuit des villages comanches et apaches, le *Remember* continua sa course au-dessus de la Sonora et des vastes plaines du Nord-Mexique. Johnatan Spiers voulait que l'expérience de navigation aérienne fût complète et par le temps passé dans les airs, la vitesse acquise et l'espace parcouru déterminés.

Au soleil levant, on aperçut les lacs de Tezcuco et de Xochimilco, et entre les deux on distingua, au fond de la vallée de Tercahlitoum, la belle ville de Mexico, avec ses toits en terrasse, ses murs blancs, ses vérandahs sous lesquelles dormaient encore les gens de service enveloppés dans leurs zarappes.

Quelques Indiens de la campagne, qui cheminaient dans les sentiers de la montagne en poussant devant eux leurs ânes chargés de fruits et de légumes, ayant aperçu tout à coup l'étrange apparition aux premiers rayons du jour, se jetèrent à plat ventre, en donnant des signes non équivoques de la plus vive frayeur.

Mais le *Remember* ne fit que passer ; il suivit quelque temps les Cordillères, puis Johnatan le dirigea vers le pic le plus élevé de l'Anauhac, le mont Citlaltepétl, sur lequel le monstre s'abassa lentement, et finit par prendre terre à 5,308 mètres au-dessus du niveau de la mer ; le *Remember* avait parcouru 1,200 kilomètre en une nuit.

—Eh bien, fit le capitaine Rouge, en se retournant pour la première fois, depuis le départ, vers Ivanovitch, l'or des Invisibles a-t-il été jeté à l'eau ?

Muet d'admiration, le Russe ploya le genou devant Johnatan Spiers, rayonnant d'orgueil et de bonheur, et lui dit :

—Maître, je salue en vous le plus grand génie qu'ait produit l'humain.

nité. Ordonnez, j'obéirai. Je m'honore d'être le plus humble et le plus soumis de vos esclaves.

—Il nous reste à faire l'expérience de l'Océan, reprit le capitaine, en le relevant d'une cordiale étreinte ; mais j'ai besoin de quelques instants de repos. Une fois mis en direction, le *Remember* peut marcher seul en suivant la ligne dans laquelle on l'a orienté, mais je n'ai pas voulu le quitter une seconde pour ce premier voyage, il s'agissait pour moi d'étudier son degré de *maniabilité* et de vitesse ; maintenant je suis fixé.

—Et, comme le Créateur, tu dois trouver que ton œuvre est bonne ! exclama Ivanovitch, dont l'enthousiasme s'élevait jusqu'à l'adoration. Reposez-vous donc, maître, et soyez assuré que le *Remember* se comportera aussi bien à la mer que sur le sol et dans l'air. Pour être moins démonstratif, en raison de la discipline, l'admiration de l'état-major et de l'équipage n'était pas moins vive. Prescott, se faisant l'interprète du sentiment général, vint donner au commandant l'assurance d'un dévouement sans bornes.

Nous sommes à vous corps et âmes, lui dit-il, et nous vous suivrons jusqu'à la mort.

Cependant Johnatan avait hâte de poursuivre la série de ses expériences ; il considérait qu'il n'avait rien fait tant qu'un doute pouvait subsister sur son grand-œuvre. Après une station de quelques instants, em-

nêteté, et alors... il faut engraisser les autres ; et naturellement, c'est le peuple qui paye la patée.

—Vous êtes un esprit profond, capitaine.

—Moi, pas le moins du monde ; seulement je ne crois pas à l'honnêteté des politiciens.

—Défendons donc le gouvernement... mais comment le reconnaître ? Écoutez...

A ce moment, les cris de : " E viva ! E viva la Constitution ! " étaient poussés simultanément dans les deux camps.

—Eh bien ! ne tranchons pas la question, fit simplement le capitaine.

Sous son impulsion, le *Remember* s'inclina légèrement sur l'avant.

Les deux armées, qui venaient de l'apercevoir, s'étaient subitement arrêtées, paralysées par l'étonnement. Puis, quelques exclamations parvinrent distinctement aux oreilles de Johnatan et d'Ivanovitch par le cornet acoustique qui centralisait tous les bruits de la terre.

—Ballone ! Ballone ! criaient les Hispano-Américains ; et quelques coups de feu furent tirés dans la direction du *Remember*.

—Nous voilà en légitime défense ! dit Ivanovitch ; ils prennent le *Remember* pour un ballon.

Le colosse continuait son évolution, dirigeant peu à peu son avant dans la direction du sol.



Ivanovitch faisait son apparition dans le salon du capitaine.—Page 99, col. 1



On distingua, au fond de la vallée de Tercachli, la ville de Mexico.—(P. 100, c. 2)

ployée à un déjeuner substantiel mais rapide, improvisé par l'habile Fo, le *Remember* fut de nouveau lancé dans les airs.

Grâce aux puissants accumulateurs électriques massés à l'arrière, le colosse quittait la terre d'un bond, avec la légèreté et la vitesse d'une flèche.

Après avoir traversé les Terres Chaudes (Sierras Calientes), il reprit la ligne des Cordillères, et reconnut successivement tout le groupe des petites républiques de l'Amérique centrale, Guatemala, le Honduras, San-Salvador le Nicaragua, Costa-Rica, Panama. Jamais spectacle plus grandiose et plus pittoresque ne s'était développé sous l'œil humain ; groupé près des lentilles de cristal, l'équipage du *Remember* suivait avec une ardente curiosité le développement de cet immense et pittoresque panorama.

Au delà de Panama, dans une vaste plaine, appelée Campo della Constitution, parce que c'était là que tous les faiseurs de *pronunciamentos* livraient généralement la dernière bataille qui leur ouvrait les portes de la capitale, on aperçut deux corps d'armée de deux cent cinquante à trois cents hommes chacun, prêts à en venir aux mains.

C'était le *pronunciamento* de l'année.

Voilà le moment d'exprimer le *Remember* comme machine de guerre, fit le capitaine Rouge avec un sourire étrange.

—Cela leur évitera de s'entre-tuer entre concitoyens, répondit Ivanovitch ; mais quel parti allez-vous prendre ?

—Celui du gouvernement, parbleu ; il faut toujours, dans ces cas-là, être du côté de l'autorité.

—Pourquoi cela ?

—Vous n'êtes pas fort en politique, Ivanovitch.

—Donnez moi une leçon

—Eh bien ! neuf fois sur dix, les révolutions chassent toujours le gouvernement, au moment, où, suffisamment engraisés, ils vont passer à l'hon-

Tout à coup, le capitaine Rouge eut un sourire étrange, diabolique... sa main s'appuya rapidement sur une touche spéciale... Instantanément, un éclair fulgurant embrasa l'espace jusqu'aux confins de l'horizon, une détonation épouvantable se fit entendre... puis rien ! Sur le sol bouleversé, fendillé comme après un tremblement de terre, six ou sept cents hommes étaient étendus sans vie... Pas un seul de sauvé, qui pût raconter les causes du désastre.

L'événement fut mis, dans l'ignorance des véritables motifs, sur le compte d'un orage épouvantable, compliqué de coups de tonnerre et de tremblement de terre.

Le *Remember* reprit alors sa position normale et s'élança, de toute la vitesse dont il était capable, dans la direction de l'Océan, dont une ligne bleuâtre découpant la côte en dentelures inégales décelait le voisinage. Bientôt il plana au-dessus de l'immense plaine liquide qui miroitait, calme et reposée, sous les rayons d'or d'un soleil équatorial.

Cette partie du Pacifique, en face de l'isthme du Darien, atteint des profondeurs insondables : c'est ce lieu que le capitaine choisit pour opérer sa descente. Sans diminuer d'allure, le colosse piqua de l'avant dans l'abîme, et à peine fut-il sous l'eau que ses vastes ailes s'arrêtèrent, immobiles, dans la position horizontale, protégeant, comme un parachute, la descente du colosse, qui sans cela se fût accomplie avec trop de rapidité.

Johnatan Spiers avait tout prévu !

Rien de pittoresque et d'émouvant comme cette descente au fond des mers. Grâce aux projections électriques, la coque extérieure du *Remember* était environnée d'un nimbe de lumière qui permettait de voir tout autour à une distance de 400 à 500 mètres ; des myriades de poissons, attirés par ces lueurs éclatantes, accouraient en foule et l'accompagnaient en se jouant ; des bandes de marsouins, de thons, de dorades, de chiens de mer plongeait,

boudissaient et faisaient le tour du colosse en disputant de vitesse, puis disparaissaient tout à coup dans les verdâtres profondeurs du gouffre ; et deux ou trois grands squales aux terribles mâchoires, à l'œil glauque et morne, qui venaient, dans leur marche lente et embarrassée, se heurter aux murailles de bronze, donnaient aux spectateurs de cette scène étrange l'explication du vide qui s'était fait tout à coup autour d'eux. Mais les requins étaient incapables de développer la vitesse nécessaire pour suivre la descente du *Remember*, et aussitôt marsouins, raies, gigantesques, saumons agiles, avec toute la bande folâtre, curieuse des menus habitants de ces lieux, venaient à la hâte dans le rayon de lumière du plongeur. . . . Que d'animaux singuliers, informes, hideux, monstres fuyant les couches supérieures, et dont l'homme n'a jamais pu s'emparer, venaient tour à tour s'abattre sous le regard émerveillé de Jonhatan et de ses compagnons !

Bientôt le *Remember* atteignit des profondeurs inhabitées, sorte de zone intermédiaire, équateur, liquide, où les poissons des couches supérieures, habitués à la lumière et à une eau plus chargée d'oxygène, ne peuvent vivre, et vers lequel les êtres informes qui rampent au fond des mers ne pouvaient remonter.

Ce fut avec un véritable effroi, contre lequel ils ne purent réagir sous le coup de la première impression, que les habitants du colosse le virent s'arrêter tout à coup sur le fond solide de l'Océan. En un instant, en effet, il fut environné, assailli par une foule de monstres informes et tels que l'imagination la plus vagabonde n'en pourrait créer ; pieuvres gigantesques, avec des tentacules de deux cents pieds de long ; serpents aux dimensions invraisemblables ; crustacés énormes, dont il semblait qu'une seule pince fût de taille à écraser le *Remember* ! gigantesques éponges animées qui vomissaient par cent ouvertures des flots de liquide noirâtre qui troublaient l'eau autour d'elles ; boue gélatineuse composée de milliards de monères, réserve de la vie universelle, première forme donnée à l'être par le mystérieux *microzoma*, cet immortel et indestructible agent de la matière organisée. . . .

A un moment donné, une pieuvre monstrueuse accourut sur le colosse, se cola sur ses flancs, et, l'enveloppant de ses immenses tentacules, chercha à le soulever. . . . L'équipage entier ne put retenir un cri de terreur.

Jonhatan ne faisait que sourire de l'impression produite sur son personnel par ces singulières apparitions, car il connaissait l'inutilité des tentatives faites par ces masses grotesques ; cependant, il comprit qu'il était nécessaire de rassurer son personnel, et, mettant en communication, les deux *accumulateurs* de l'avant et de l'arrière, il lança de tous côtés de telles décharges électriques, que pieuvres, serpents, monstres gigantesques, disparurent en un instant, dispersés, mutilés, broyés, anéantis ; et le *Remember* continua sa course sur le fond des mers avec une vitesse presque égale à celle qu'il avait développée sur le sol libre, avec la seule différence qui existe, comme résistance, entre la densité de l'air et celle de l'eau. Et le courant électrique continuait sa besogne, le débarrassant, sur son passage, des algues et des animaux.

Quelques heures de cette allure suffirent pour expérimenter ses qualités nouvelles, et sous l'impulsion de Jonhatan il commença à remonter à la surface. Dans cette manœuvre différente, l'*accumulateur* de l'arrière servait de propulseur et les ailes de nageoires ; le mouvement était semblable à celui de l'air, la vitesse était simplement moindre en raison de la différence de densité.

Dès qu'il fut arrivé à la surface, il se maintint à fleur d'eau par un mouvement combiné des ailes et des huit paires de roues, dont les larges rayons dépassant la jante, donnaient en même temps une vitesse extraordinaire. Cette vitesse était encore augmentée par la queue du monstre, qui servait d'hélice propulseur et de gouvernail. On marchait alors à 80 kilomètres à l'heure.

Enfin, pour le cas où l'on voudrait porter la mort dans les flancs de l'ennemi, en lui montrant à qui il avait affaire ; l'*accumulateur* de l'arrière, chargé d'électricité, lançait tout le colosse avec la rapidité d'une flèche sur le navire que l'on voulait couler, et de son avant, taillé en éperon, le *Remember* le coupait en deux ; à moins qu'il ne préférât le foudroyer à distance sous une épouvantable décharge électrique lancée par l'*accumulateur* d'avant.

Quand il voulait accomplir son œuvre de mort sans laisser de traces, il envoyait sa décharge en restant entre deux eaux.

Cette expérience de navigation entre deux eaux était la seule qui restait à faire, et le *Remember* avait obéi jusqu'ici avec une telle précision, qu'il n'y avait aucun doute à avoir sur le résultat de cette dernière manœuvre.

Le colosse, en effet, étant descendu à 200 mètres de profondeur, évolua à volonté sans déranger d'un millième l'équilibre de l'horizontale.

Les essais étaient achevés. Le *Remember* avait justifié toutes les prévisions de son inventeur ; il pouvait défier sur la terre, en mer et dans les airs, toutes les forces humaines réunies ; le grand œuvre était accompli, le rêve du capitaine Rouge réalisé.

— Eh bien ? fit Jonhatan à Ivanovitch en se croisant les bras et relevant la tête d'une façon orgueilleuse et superbe.

— Quand vous voudrez, répondit le Russe, vous pourrez faire une réalité de cet autre rêve. . . . La domination universelle !

— Et maintenant, il ne me reste plus qu'à tenir ma parole comme vous avez tenu la vôtre. . . . Où faut-il aller ?

— Là ! répondit Ivanovitch, en indiquant du doigt sur la carte un des grands lacs du centre de l'Australie.

— C'est bien ; dans trois fois quarante huit heures, nous serons arrivés.

Six jours après, le soleil venait de se coucher sur le Buisson australien ; tout à coup une masse sombre se détacha sur le ciel noir, à l'horizon, marchant avec la vitesse d'un ouragan. Parvenue au-dessus du lac Eyréo,

comme un oiseau blessé qui tombe à pic sur le sol, elle plongea brusquement dans l'espace et disparut sous les flots.

C'était le *Remember* qui, arrivé au terme de son voyage, prenait son mouillage au fond du lac Eyréo.

Deuxième Partie

Le mystère du lac

CHAPITRE PREMIER

Le placer des Cygnes.—Explosion.—Le feu mystérieux.—France-Station.—Une excursion de nuit sur le lac.—La *Maria* et la *Feodorovna*.—Apparition fantastique.—Russe et Yankee.

Une grande fête se préparait au placer des Cygnes.

Depuis la terrible explosion de *Red-Mountain*, qui avait englouti dans les entrailles de la terre toute la troupe des bushrangers, et à laquelle Olivier d'Enraygues et ses amis ne croyaient pas que l'homme masqué eût échappé, la plus heureuse des chances n'avait cessé de favoriser les entreprises du jeune comte et de ses compagnons.

Le placer, mis en exploitation, donnait des bénéfices énormes, dont l'équitable répartition enrichissait maîtres et ouvriers.

Un tiers appartenait à Olivier, un tiers à Dick le Canadien, et le dernier tiers était partagé, par parties égales, entre Laurent le serviteur dévoué du comte, John Gilping, que l'on n'avait pas oublié, malgré son absence prolongée (il avait été trop à la peine, en effet, pour qu'il ne bénéficiât pas de la réussite), et les vingt hommes qui, sous les ordres de Collins, travaillaient à l'extraction du précieux métal.

Le placer n'allait pas tarder à être, il est vrai, complètement épuisé, car il ne consistait pas en un filon naturel où l'or, mêlé au quartz, se rencontrait sous le pic du mineur tant que le terrain ne changeait pas de nature, mais bien en une simple poche, en terme du métier, où l'or natif s'était accumulé à la suite d'un bouleversement géologique ; toutefois, ce moment prévu, fixé même à quelques mois de là, était attendu sans nulle déception par tous les coparticipants, car une seule année d'exploitation leur avait rapporté à tous une fortune bien supérieure à celle qu'ils avaient jamais espérée, même dans leurs rêves les plus ambitieux.

La part d'Olivier et de Dick s'était élevée, pour chacun, à la somme de cinq millions de dollars, soit vingt-cinq millions de francs ; les vingt-trois autres avaient donc reçu un peu plus d'un millions chacun. Aussi la plupart des ouvriers, qui avaient signé un engagement de trois ans, satisfaits de leur lot, sans vouloir en rien se soustraire aux obligations de leur contrat, car tous étaient d'honnêtes gens absolument, on s'en souvient, triés sur le volet par Dick, aspiraient-ils ardemment après le jour qui, l'or du placer épuisé, verrait leur libération.

Des millionnaires, continuant à manœuvrer le pic et à creuser des tranchées, cela ne s'était jamais vu qu'en Californie et en Australie.

Selon la promesse de Willigo, la tribu des Nagarnooks avait transporté ses grands villages sur le territoire de la concession, entre le magnifique lac Eyréo et le placer des Cygnes, lieu abondamment pourvu de gibier, de taros d'ignames et de racines comestibles de toute espèce ; et la présence des guerriers australiens n'avait pas peu contribué à éloigner les rôdeurs, les batteurs d'estrades et les mauvais sujets des autres tribus. Aussi avait-on pu travailler avec une parfaite quiétude.

LOUIS JACOLINOT

(A suivre)

NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons, dans notre prochain numéro, un grand feuilleton splendidement illustré, intitulé :

EN FAMILLE

C'est une œuvre des plus morales que nous recommandons à nos lecteurs.

CHOSSES ET AUTRES

—Sur \$30,000 de prix accordés aux bestiaux exposés à Chicago, le Canada en obtient \$15,000.

GOUDRON LIQUEUR HYGIÉNIQUE, ANTI-ÉPIDÉMIQUE, PRÉSERVATIVE ET CURATIVE DES MALADIES de la poitrine, de l'estomac et de la vessie.
GUYOT Exiger l'adresse 19, r. Jacob, Paris.

—La taille moyenne la plus élevée dans les armées européennes est celle des soldats Norvégiens avec 69 pouces, la moins élevée est celle des Italiens avec 65 pouces.

CHARBON EN POUVRE ET EN PASTILLES, APPROUVÉ ET RECOMMANDÉ PAR L'AC. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE LES maladies de l'estomac, la dyspepsie, la diarrhée, la dysenté-rie, la cholé-rie, le cholé- a. 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHIES.

BELLOC —L'Allemagne a été le premier pays du monde à employer la carte postale. C'était en 1869. On dit qu'aujourd'hui 8,000 variétés de cartes sont en usage.

QUINUM LABARRAQUE VIN FÉBRIFUGE, TONIQUE DIGESTIF, APPROUVÉ PAR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS, pour les convalescents et tous ceux qui souffrent de faiblesse de l'estomac, d'anémie, d'épuisement causé par l'âge, les excès, le travail, la fièvre. EN BOUT. ET 1/2 BOUT. 19, rue Jacob, Paris et TOUTES PHIES.

Des MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

RIEN DE PLUS CURIEUX que le Grand Catal. Livres FRANÇAIS, ANGLAIS, ALLEMANDS, 50^e Part. Photog., Gravures, Aquarelles, etc. APPY & C^o. Éditeurs, AMSTERDAM (Hollande).

OPERA FRANÇAIS

Spectacles de la Semaine commençant le 23 et finissant samedi, 28 octobre

Lundi, mardi, mercredi :
DURAND et DURAND } Vaude-
Les BRÉBIS de PANURGE } viles
Jeudi, vendredi, samedi soir :
LE PETIT DUC, (Opérette)
Samedi en matinée :
LA GRACE DE DIEU, (Drame)

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW YORK
SUCCURSALE A MONTREAL
1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément colorié, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Écho de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc.; journaux de modes et scientifiques.
Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

UNE DOSE
LE GRAND
TAKE
THE BEST
SHILOH'S CURE.
Remède contre la toux, 25c, 50c, \$1.
Guérit la Consommation, la Toux, le Group, les Maux de gorge. Vendu par R. E. McGale.

Jeux d'esprit et de combinaison

CHARADE

Offert par mon premier, mon second est aimable ;
Mon tout, de pur froment, est toujours préférable.

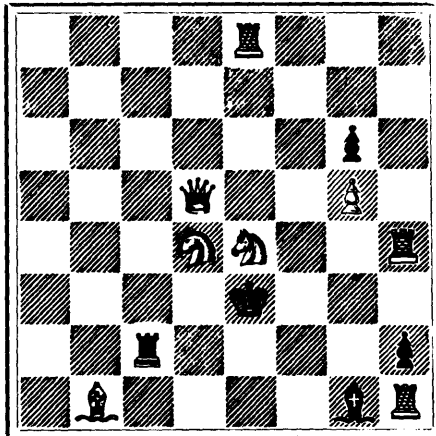
LOGOGRIPHE

Sur mes six pieds dort la misère,
Souvent beaucoup mieux qu'un richard.
Mon chef tranché, je suis un ornement sévère,
Qui sous le cou s'étale avec un certain art.

No 129 - PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. Ben. S. Wash, Saint-Louis

Noirs 5 pièces



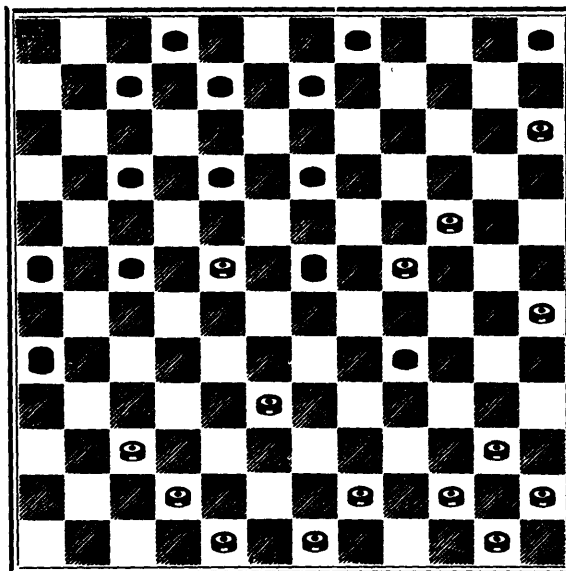
Blancs - 8 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 123. - PROBLEME DE DAMES

Composé par M. J. H. Desaulniers, Nicolet

Noirs - 14 pièces



Blancs - 15 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution de la charade : Théâtre.

Solution de l'énigme : Cote.

Ont deviné — Mlle Honorine et Léonidas Trépanier, Mlle Alice et Albert Aubert, J. H. Simard, L. U. Renaud, Odilon Ferland, Mlle D. Dupont, A. I. Lecours, Québec ; R. Frenière, Mlle P. E. Lupien, A. Cartier, jr., St-Jean ; R. Legendre, Saint-Joseph (Beauce) ; Dame La Delorme, Saint-Henri de Montréal ; Mme A. E. Jacques, inst., St Téléphore ; Mlle Mésélie Halle, F. X. H. Lafond, A. A. Ranger, Mlle Lumina Beaudry, Mlle Inidita H., Montréal.

Solution du problème d'Échecs No 128

Blancs Noirs
1 T 4 R 1 R 6e F
2 Roquent, mat.

Ont deviné : Emile Bélanger, Québec ; H. Sicard, Montréal.

Solution du problème de Dames No 121

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
62	57	30	41
58	52	49	38
50	44	38	49
52	47	41	52
68	61	55	68
24	18	68	12
18	1	43	32
1	43 gagnent.		

Solutions justes : MM. J. B. Guy, Joseph Gagnon, Montréal ; J. H. Desaulniers, Nicolet ; N. Brochu, Lévis.

ANNONCE DE
John Murphy & Cie
AUTOMNE 1893

MANTEAUX, MANTEAUX

Des milliers et des milliers de manteaux en stock. Les plus hautes nouveautés en manteaux, collerettes, etc., qui puissent être vues à Montréal.

DENTELLES

Dentelles de soie noire pour draperies de robes. Largeur 44 à 60 pouces, vendues depuis 95cts la verge

MOUCHOIRS

Mouchoirs en soie japonaise brodés, vendus 75c chaque.
100 douzaines de mouchoirs initiaux vendus 10c chaque ou 6 pour 50c.
Ces mouchoirs seraient de bonne valeur à 17c chaque.

PORTE-MONNAIES

Porte-monnaies, Bourses, satchels, un assortiment à des prix bas. Porte-monnaies en cuir solide 17c chaque. Sacs pour magasinier, valeur extra, vendus 50c chaque

Velours en Rubans avec revers satin, vendus 5c, 7c et 9c la verge.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2113

Federal Tel. 58

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER.

Téléphone no 2113.

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois
Recevront gratuitement le feuilleton en cours de publication "Les deux Mariages de Cécile."

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants
Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

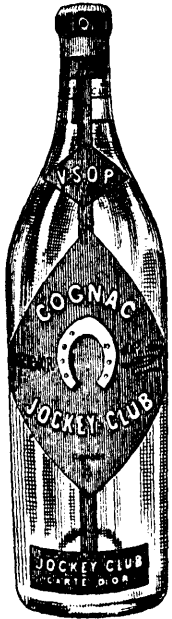
652, Rue Craig, 652

P.S.—Emballage gratis et escompt. spécial aux acheteurs hors de Montréal.

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



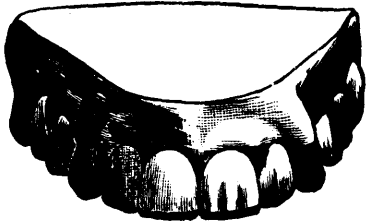
Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien
133 rue St-Laurent.

A. LEOFRED

(Gradué de Laval et de McGill)

INGENIEUR DES MINES

Bureau principal : Québec ; Succursales : Sherbrooke ; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes.

— Pour tout ce qui a rapport aux mines —

LES CAUSERIES FAMILIERES

52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice : **Mme LOUISE D'ALQ,**

4, rue Lord-Byron, Paris

Abonnements reçus au *Monde Illustré*.

MAISON - BLANCHE.

65—RUE SAINT-LAURENT—65

IMPORTATION D'AUTOMNE.—Notre assortiment dans la mercerie comprend les plus hautes nouveautés. Nous venons de recevoir les formes les plus nouvelles en fait de chapeaux américains et anglais.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

35504

GRANULES LACTÉES (enregistré)

La nourriture idéale pour les enfants. C'est un extrait pur du lait de vache, composé de façon qu'une fois dissous dans une quantité d'eau convenable, il donne un produit parfaitement équivalent au lait de la mère.

Société d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1892.....	2,557,061
Fonds de réserve.....	1,095,000

J. H. BOUTE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dept français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

LE PACIFIQUE CANADIEN

LIGNE

DE

L'Exposition Universelle MONTREAL

CHICAGO

ALLER et RETOUR

\$18.00

Du 13 au 28 octobre 1893, inclusivement
Billets bons pour revenir au point de départ dans les 13 jours de la date d'émission.

Chars dorciols pour touristes

Allant directement à Chicago, partent de la gare Windsor, les mardis, mercredis, jeudis et samedis, à 8.25 a. m. Prix par chambre \$1.50.

Train spécial samedi : quittant la station de la rue Windsor à 1.30 p. m. pour Pointe Fortune et les stations intermédiaires, continuera le service les samedis jusqu'au 21 octobre 1893, et arrêtera à Kensington pour laisser les passagers qui désirent assister à la vente de terres et qui ont des billets de retour pour Montréal Junction.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST-JACQUES
COIN DE LA RUE ST-FRANÇOIS XAVIER.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR

187, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

Demandes de brevets d'invention, marque de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'étranger

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent
LA PRESSE

Les petites annonces de **LA PRESSE** sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?
Annoncez dans **LA PRESSE**.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?
Annoncez dans **LA PRESSE**.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes **LA PRESSE**.

Désirez-vous retrouver un article perdu
Annoncez dans **LA PRESSE**.

Tout le monde reçoit **LA PRESSE** ?

Désirez-vous un emploi quelconque ?
Annoncez dans **LA PRESSE**.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 21 octobre 1893.

31,808

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTREAL

LA PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

Saint-Nicolas, journal illustré pour saint le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue ouïlet, Paris, France



Des milliers de personnes souffrantes

Ont immédiatement recours aux

REMEDES SAUVAGES

DE

Geo. TUCKER

LE GUÉRISSEUR EN CHÈQUE

392—RUE CRAIG, MONTREAL—392



Un bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales

les seules

qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

— ET LA —

ferme des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

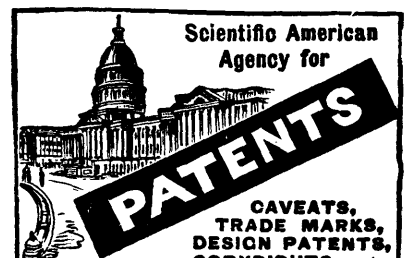
SANTÉ ET BEAUTÉ !

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine

MONTREAL Tél. Bell 6512



For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., 361 Broadway New York City.